

www.libtool.com.cn

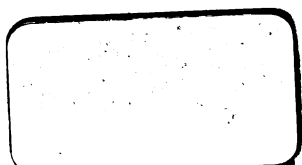
www.libtool.com.cn

~~NS. 95 C. 19~~



TNR. 6829

~~A/X 3521 A.1~~



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

CABINET DE VÉNERIE

PUBLIÉ

PAR E. JULLIEN ET PAUL LACROIX

IX

LE LIEVRE

TIRAGE

300 exemplaires sur papier de Hollande.

20 — sur papier de Chine.

20 — sur papier Whatman.

340 exemplaires, numérotés.

www.libtool.com.cn
SIMON DE BULLANDRE

LE LIEVRE

POEME

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

ERNEST JULLIEN



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV

www.libtool.com.cn





www.institut.com.cn

NOTICE

Si nous devons en croire Aristote et Pline le Naturaliste, Ulysse, qui laissa cependant la réputation d'un veneur émérite, n'aurait point eu le moindre lièvre à courir dans toute l'étendue de son île d'Ithaque. Faute du climat ou faute du sol, aucun animal de cette espèce ne pouvait vivre parmi les domaines, assez peu fertiles du reste, de l'illustre héros. Ceux qu'on importait pour les y lâcher venaient bientôt mourir sur le rivage, près de l'endroit battu par les flots ¹.

Simon de Bullandre était plus heureux. Les environs de son prieuré de Milly en Beauvoisis se trouvaient peuplés de nombreux lièvres. Le bon prieur les chassait volontiers, sans néanmoins dire, comme le poète normand Jacques Savary :

*Ille meos, solus qui me sibi junxit, amores
Æternos habeat lepus, et totam occupet artem².*

1. Aristote, *Histoire des animaux*, liv. VIII, chap. 28.
Pline, *Histoire naturelle*, liv. VIII, chap. 58.

2. *Album Dianæ leporicidæ, sive Venationis leporinæ leges* : Cadomi, 1655.

Ecclesiastique de mœurs régulières, Simon de Bullandre, quand il résidait à Milly, ne cherchait pas, en effet, dans la chasse une occupation, mais seulement une distraction agréable, un exercice utile pour sa santé.

Certain jour de mauvaise humeur, Martial, devenu subitement jaloux de Gellie, lança contre elle cette épigramme sanglante :

Si quando leporem mittis mihi, Gellia, dicis,
Formosus septem, Marce, diebus eris,
Si non derides, si verum, lux mea, narras,
Edisti nunquam, Gellia, tu leporem¹.

Pline le Naturaliste, rappelant l'opinion de Caton le Censeur sur la viande du lièvre, ainsi que la vertu attribuée à cette même viande par le bas peuple de Rome, dont Gellie n'était que le fidèle écho, dit aussi, toutefois avec quelque scepticisme : « Somnos fieri lepore sumpto in cibis Cato arbitratur : vulgus et gratiam corpori in IX dies, frivolo quidem joco, cui tamen aliqua debeat subesse causa in tanta persuasione². » Bullandre savait ses auteurs classiques. Il courait le lièvre une fois par semaine, et la chair savoureuse de ce gentil animal, si elle ne lui donnait une beauté physique, à laquelle il devait peu

1. Epigrammatum lib. V, 29.

2. C. Plinii secundi Naturalis Historiz lib. XXVIII, cap. 19.

tenir, lui procurait, du moins, la sérénité de l'âme, l'humeur facile qui font supporter sans aigreur les tristesses inséparables de la vie. Nous en possédons comme preuve les vers suivants, où le prieur de Milly, après avoir longuement énuméré les multiples propriétés spécifiques prêtées jadis par la médecine aux diverses parties du corps du lièvre, ajoute, en s'adressant à Jean de Boufflers, sieur de Lyesse¹ :

Je diray librement que cil qui mangera
De sa chair, nonobstant la sentence de Pline,
Par sept jours ensuivants gayement il vivra.
Sus doncques, mon support et phare de Lyesse,
Poursuivons les levraux de sept jours en sept jours,
En depit des railleurs, en tout temps et liesse,
Le filet ourdirons de nos fresles sejours :
Les soins et les travaux par trop nostre mort hastent,
L'esbat et le soulas allentissent nos pas ;
Les grands seigneurs en vain contre elle se debattent,
Le content sans regret s'achemine au trepas².

De semblables vers ne sont assurément pas du premier venu. Ils démontrent en outre que leur auteur, quoique prenant avec modération le plaisir de la chasse du lièvre, savait y trouver l'attrait tant goûté des veneurs. La douce philosophie qui les inspira permet aussi de ranger Bullandre parmi ces sages,

1. Ancien fief, sis sur le territoire actuel de la commune de Martincourt, au nord-ouest de Beauvais.

2. *Le Lievre*, p. 40.

www.libtool.com.cn
dont on voudrait pénétrer la vie, pleine évidemment d'utiles enseignements. Malheureusement les documents font trop vite défaut.

Les de Bullandre étaient originaires du Rothois, village situé à quelque distance, au nord, de la ville de Beauvais. De simples laboureurs, ils devinrent sergents, puis verdiers et juges ordinaires des eaux et forêts des évêques de cette ville qui les anoblirent ; car ils portaient : d'azur, à la fasce d'or, accompagnée en chef de trois étoiles et en pointe d'une crose posée en pal, aussi d'or¹. Simon de Bullandre naquit, en 1544, à Beauvais, où son père, Victor de Bullandre, seigneur de Molagnies, possédait, comme ses ancêtres, la charge de verdier de l'évêché. Sa mère était nièce de Simon Bazée, un des vicaires généraux du célèbre cardinal Odet de Châtillon, évêque et comte de Beauvais depuis l'année 1535. Le vicaire général tint le jeune Simon de Bullandre sur les fonts baptismaux. Grand seigneur très lettré, véritable Mécène des savants comme des poètes, Odet de Châtillon « entretenait aux études les enfants de ses officiers et soutenait le mérite malheureux ou caché² ». Sous l'influence de Bazée, Bullandre, profitant des

1. *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. VII ; *les Maisons canoniales du chapitre de Beauvais...*, par M. l'abbé Deladreue.

2. Dupont-White, *la Ligue à Beauvais*, introd., p. 14.

dispositions si bienveillantes du cardinal, fut vraisemblablement élevé à ses frais, puis rapidement admis dans son entourage. Le prélat habitait le plus souvent Paris. L'hôtel de Beauvais, peu éloigné du palais des Tournelles, était le centre de la cour et de la ville; Bullandre y rencontra Ronsard, Michel de L'Hôpital, ainsi que tant d'autres beaux esprits de l'époque, dont la fréquentation lui donna de bonne heure le goût de la poésie.

On ne sait à quel âge Bullandre entra dans les ordres; mais il obtint bientôt des bénéfices importants. En 1570, pourvu probablement déjà depuis quelque temps d'une des riches prébendes du chapitre de la cathédrale de Saint-Pierre de Beauvais, le jeune poète devenait possesseur de la neuvième maison canoniale, dite de la Belle-Image¹. C'est peut-être cette demeure, hantée par les Muses, que désigne Jean de Boufflers, quand il dit dans ses Acrostiches féminins adressés à Bullandre :

Nous avons à Beauvais la maison d'un Orphée,
Bastie au plus haut lieu comme un nouveau Parnasse².

1. *Maisons canoniales du chapitre de Beauvais*... — La neuvième maison canoniale avait, au-dessus de sa porte, une image de la Vierge en relief, d'où ce nom de la Belle-Image. Elle se trouvait au coin de la rue du Cloître-Saint-Pierre et de la rue de la Belle-Image, aujourd'hui rue de l'Abbé Gellée.

2. *Le Lievre*, p. 46.

Vers 1573, Simon de Bullandre comptait parmi les dignitaires du chapitre de Saint-Pierre. Archidiacre de Beauvoisis, ou petit archidiacre, il exerçait « sa juridiction sur les doyennés de Pont, de Coudun, de Ressons et de Breteuil, et mettait en possession de leurs monastères les abbés de Breteuil, de Saint-Martin-aux-Bois, de Saint-Just et l'abbesse du Moncel¹ ».

Un incident survenu au cours des années 1575 et 1576, entre la nomination de Nicolas Fumée comme évêque de Beauvais et l'entrée solennelle du nouveau prélat dans cette ville, prouve, du reste, la haute considération dont jouissait Bullandre auprès des chanoines ses confrères. « Peu s'en fallut, — rapporte l'abbé Delettre, le savant historien du diocèse de Beauvais, — que, durant ce temps, on n'eût aliéné une des plus belles portions du domaine de l'évêché. La seigneurie de Bresles avait été signalée au roi comme une propriété qui serait parfaitement à sa convenance, et Henri III écrivit aussitôt au chapitre la lettre suivante, en date du 23 février 1576 :

« Chers et bien-aimés, Nostre intention est pour certaines bonnes et grandes considérations de

1. Maisons canoniales du chapitre de Beauvais... — Les sept dignitaires du chapitre de Saint-Pierre étaient le doyen, l'archidiacre de Bray, le trésorier, l'archidiacre de Beauvais, le chantre, l'archidiacre de Beauvoisis et le sous-chantre.

récompenser la terre et seigneurie de Bresles, dépendante de l'évêché de Beauvais, à la récompense de laquelle n'avons voulu faire procéder sans que vous soyez appelés et ouïs, pour avec Nous y être tenues toutes les formes et solennités qu'on a coutume observer en tel cas; à cette cause, Nous vous prions et néanmoins ordonnons par expès que, ayant sur ce donné en votre chapitre le consentement requis, vous ayez à commettre certains personnages qui assistent, débattent et accordent ce qui regarde ledit Bresles... »

« Le procureur général écrit dans le même sens le 19 mars suivant, afin que les désirs du roi fussent accomplis dans le plus court délai.

« Dès le lendemain, le chapitre s'assembla et entra en délibération : il décida qu'une députation, composée de deux de ses membres, Claude Gouine et Simon de Bullandre, seroit envoyée vers Sa Majesté, pour la supplier de ne point insister à ce sujet. « Vous représenterez, dit-il à ses mandataires, que l'Église de Beauvais attache le plus grand prix à la conservation de ce domaine, parce qu'elle le possède depuis cinq cent soixante et des années, et qu'elle le doit à la libéralité d'un de ses plus illustres évêques¹; parce

1. Roger de Champagne, évêque de Beauvais de l'an 1000 à l'an 1022.

que ce château a été habité par des princes du sang, par des fils de France ; parce que c'est le chef-lieu du comté et la seule maison champêtre dépendante de l'évêché, et que sa conservation contribuera singulièrement à faire résider les évêques en leur diocèse ; enfin, parce que, si elle s'en dépouille, les évêques, n'ayant plus de lieu de retraite pour soi solacier, en seront moins enclins à la résidence¹. » Munis de ces instructions, les deux chanoines se rendirent auprès de Henri III et parvinrent à le détourner de son projet. »

Mais, parmi ses bénéfices, Simon de Bullandre devait surtout préférer le prieuré de Milly. Le village de Milly, situé à 12 kilomètres au nord de Beauvais, dans un vallon où se réunissent le grand et le petit Thérain, était autrefois une place forte. Les Anglais l'assiégèrent vers 1197. Le vaillant évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, venu pour la secourir avec la noblesse des environs, fut battu sous ses murs et emmené prisonnier à Rouen². Dès longtemps avant, il existait « à Milly une collégiale, dédiée à Notre-Dame, desservie par huit chanoines et six chapelains. Elle avait été fondée, en l'honneur de saint Dinauld, martyrisé en ces lieux dans le courant du V^e siècle. Les prébendes étaient à la nomination du seigneur de Milly.

1. Histoire du Diocèse de Beauvais, t. III, p. 274-275.

2. Ibid., t. II, p. 184 et suiv.

En 1154, Hugues de Milly, chanoine de Beauvais, décida Sagalon de Milly, son frère, à céder ce droit à l'abbaye de Saint-Lucien (de l'ordre de Saint-Benoît, près Beauvais), et quelques années plus tard, en 1167, ce même seigneur entra en pourparler avec l'abbé de Saint-Lucien (Pierre II), pour faire remplacer par des religieux de son monastère les chanoines de Milly au fur et à mesure qu'ils mourraient. L'évêque (Barthélemy de Moncornet, évêque de Beauvais de 1162 à 1175), consulté, donna son acquiescement à cette transformation, et l'abbé de Saint-Lucien y consentit volontiers. Il se mit même aussitôt en mesure de remplir les prébendes vacantes en envoyant à Milly des religieux sous la conduite d'un prieur. Ce fut d'abord une communauté mixte composée de chanoines et de religieux ; mais les chanoines ne tardèrent pas à disparaître, les uns par décès, les autres en demandant des postes dans les rangs du clergé séculier, et le prieuré devint exclusivement régulier, ayant douze religieux dirigés par un prieur¹ ». Peu à peu les religieux cessèrent à leur tour de venir de Saint-Lucien. Pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, il n'en résidait plus aucun à Milly. Le titre prieural se trouva néanmoins conservé ; on le

1. *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. VIII ; *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Lucien*, par MM. l'abbé Deladreue et Mathon.

donna alors, avec les revenus de l'ancien chapitre, en commende, à des ecclésiastiques séculiers qui en acquittaient, ou en faisaient le plus souvent acquitter les charges religieuses. Le dernier prieur régulier de Milly semble avoir été Jacques de Boufflers, oncle de Jean de Boufflers, sieur de Lyesse, l'ami de Bullandre. Selon La Chesnaye-Desbois¹, Jacques de Boufflers entra comme religieux à Saint-Lucien vers 1535, et devint prieur de Milly le 7 juin 1539. Bullandre lui succéda fort jeune², mais à titre de simple commendataire. Il dut probablement même cette riche succession à une nouvelle libéralité du cardinal-évêque Odet de Châtillon, qui était aussi abbé de Saint-Lucien et tenait du roi Henri II le privilège de nommer à tous les bénéfices vacants en régle dans son diocèse³.

Outre d'importants revenus, le prieuré de Milly offrait encore de nombreux avantages : grande proximité de Beauvais ; vastes bâtiments⁴, garantis derrière les murailles de la petite ville contre les coups de main si fréquents durant les troubles du XVI^e siècle ; surtout aux alentours, le plus ravissant pays de chasse ; dans les deux bras du Thérain pêche abondante de la truite,

1. Dictionnaire de la Noblesse, art. Boufflers.

2. Le Lievre, épître dédicatoire.

3. La Ligue à Beauvais, introduction, p. 25.

4. Ces bâtiments ont été démolis lors de la Révolution.

ce poisson fort apprécié des gourmets et célébré par Pierre Binet¹. L'heureux commendataire avait à sa collation les cures de Notre-Dame de Milly, de Saint-Hilaire et de Saint-Omer-en-Chaussée². Bulandre habitait Milly principalement l'été. Sous les frais ombrages du prieuré, le poète pouvait rêver et rimer loin des importuns. De ce charmant séjour il voisinait aussi facilement avec deux savants hôtes du château de Boufflers³: Adrien II de Boufflers, gentilhomme de la chambre de Henri III, l'auteur des HISTOIRES ANCIENNES ET MODERNES APPARIÉES (Paris, Mettayer 1608)⁴, et Jean de Boufflers, sieur de Lyesse, son frère, à qui le poème du LIEVRE est dédié.

Sur le sieur de Lyesse, Antoine Loisel donne les

1. Le poème de la *Truite* se trouve à la suite des *Plaisirs de la vie rustique et solitaire* de Claude Binet, Paris, V^e Lucas-Breyer, 1583.

2. Saint-Hilaire et Saint-Omer-en-Chaussée sont deux villages près de Milly.

3. Aujourd'hui de Crillon, par suite de l'acquisition, en 1784, de la terre duché-pairie de Boufflers par le comte de Crillon, brigadier des armées du roi. (Roger, *Archives historiques et ecclésiastiques de Picardie*, t. I, p. 344.)

4. Adrien II de Boufflers, chevalier, seigneur de Boufflers, de Cagny, etc.; deuxième fils d'Adrien 1^{er} de Boufflers et de Louise d'Oiron, né en 1532, mort le 28 octobre 1622, fut grand bailli d'épée de Beauvais sous Henri IV. Il épousa, en 1582, Françoise de Gouffier de Crèvecœur. Outre les *Histoires anciennes et modernes appariées*, Adrien de Boufflers écrivit un livre intitulé: *Considérations sur les ouvrages du Créateur*. — Dans les *Histoires... appariées* (p. 1047)

curieux détails suivants : « Jean de Boufflers, seigneur de Rouverel ¹, — dit le célèbre jurisconsulte et historien du XVI^e siècle ², — fut un miracle de nature, en ce que n'ayant eu autre eschole que la maison de son père, avec un maistre tel quel il se rendit néanmoins capable d'entendre et de composer tant en prose qu'en vers latins ; puis, se mettant de soy mesme aux mathématiques et à la théologie, se rendit capable d'en conférer avec les plus versez, et, pour s'y

on trouve ce passage intéressant à signaler : « Bien que le lievre soit recongnu pour la plus peureuse beste de toutes les autres, si est ce qu'il symbolise avec le superbe lion en ceste manière de dormir. Nature, comme je croy, l'ayant doué de telle propriété à celle fin qu'en reposant à son giste il apperceoyve tant plus aisément les veneurs et les chiens qui sont tousjours à l'erre pour le surprendre et tourmenter, soit aux bois, soit aux plaines. Du naturel de cest animal est venu le proverbelatin *Leporinus somnus*, « sommeil de lievre », qui se pratique, quand l'on veut remembrer celui qui semble veiller encore qu'il soit assopy du sommeil. »

1. Jean de Boufflers, troisième fils d'Adrien I^{er} de Boufflers et de Louise d'Oiron, tige de la branche des Boufflers de Rouverel, ne prit le titre de seigneur de Rouverel et de Quigy qu'après un partage fait, le 6 juillet 1585, avec son frère Adrien II, de la succession de leur père. (La Chesnaye-Desbois, *Dict. de la Noblesse*, art. *Boufflers*.)

2. *Mémoires des pays, villes, comté et comtes de Beauvais, évesché et évesques, pairie, commune et personnes de renom de Beauvais et Beauvaisis*, Paris, Thiboust, 1617, p. 224 et suiv.

3. A la fin des *Plaisirs de la vie rustique et solitaire*, de Claude Binet, on trouve, en effet, une longue pièce de vers latins adressée à l'auteur par Jean de Boufflers.

consommer davantage, entreprit de voyager par l'Italie, la Grèce, l'Asie, l'Afrique, l'Espagne, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, dont il rapporta plusieurs mémoires, instructions et singularitez, lesquels il mist par escrit; ensemble certains discours des moyens de faire la guerre aux Turcs, des livres de théologie et mathématiques et autres œuvres sérieuses, et pareillement un centon ovidian de 300 vers qu'il fit, en se jouant, à la louange de Notre-Dame de Lorette... Puis, s'estant marié, se monstra fort aumosnier et secourable envers les pauvres, signamment en une année de cherté, en laquelle il leur ouvrit ses greniers. Et fust parvenu à la perfection d'un très grand et vertueux personnage, s'il n'eust esté ravi aux premiers fruits de son âge¹. »

Bon juge en pareille matière, Jean de Boufflers nous a laissé une très précieuse appréciation du caractère éminemment sympathique du prieur de Milly. Au

1. Jean de Boufflers mourut le 12 janvier 1596. Il avait épousé, en 1590, Aimée de Saint-Simon, veuve d'Antoine Fauqc, dont il eut deux fils : René, prêtre de l'Oratoire, et Artus, qui continua la lignée. (La Chesnaye-Desbois, *loco citato*.) — Le frère aîné d'Adrien II et de Jean de Boufflers était Louis, guidon des gendarmes de Jean de Bourbon, duc d'Enghien, tué d'un coup de feu à l'attaque de Pont-sur-Yonne, en 1553, sorte de géant que le chanoine La Morlière (*Recueil de plusieurs nobles et illustres maisons de Picardie*, Amiens, Hubault, 1630) compare aux plus fameux héros de l'antiquité.

XVI^e siècle, la mode était aux anagrammes. Le sieur de Lyesse ayant trouvé, dans les mots Simon de Bullandre, l'Ame d'un bon désir, fit le joli sonnet que voici :

Des métaux du Pérou m'enrichir ne souhaite,
Je ne veux pas aussi que l'on m'estime heureux
Pour les faveurs de cour. Et ne suis desirieux
D'avoir le front chargé d'une rouge berette.

Quels sont donc mes souhets ? qu'on entoure ma teste
D'un laurier, le vray pris d'un poète ingénieux,
Que la peste s'ecoule, et aussi qu'en tous lieux
Du grand pasteur romain on suive la houlette.

Qu'au portail de Janus le verrouil y soit mis,
Afin que librement allions voir nos amis,
Et qu'avec eux puissions prendre honneste plaisir.

Voilà tous mes souhets, et ce n'est sans mystère,
Qu'aux lettres de mon nom, par subtile maniere,
Sont contenus ces mots : *L'âme de bon désir.*

Douté de telles qualités, sans ambition, l'auteur du poème du LIEVRE, si bien vu à Boufflers, devait nécessairement compter encore ailleurs de nombreux amis. Bullandre prit soin de nous transmettre les noms de ceux qui, comme du Monin, Alexandre Bunault et Le Febvre, lui adressèrent de fort élogieuses poésies latines ou françaises. Mais le premier de tous semble avoir été Pierre de Ronsard ; car le prieur de Milly, voulant placer une statue de saint Simon, son patron, dans la cathédrale de Beauvais, en face de la

chaire, exigea que le sculpteur prêtât au saint les traits du chef de la *Pléiade*.

Simon de Bullandre mourut le 15 décembre 1614, à l'âge de soixante-dix ans. Il fut inhumé dans la chapelle de Sainte-Barbe de la cathédrale de Beauvais. Sur la pierre tumulaire recouvrant ses restes on lisait :

CY GIST

VENERABLE ET DISCRETE PERSONNE

MAITRE SIMON DE BULLANDRE

ARCHIDIACRE ET CHANOINE DE L'ÉGLISE DE CEANS

QUI DECEDA LE 15 DECEMBRE 1614.

Au-dessus, contre la muraille, son neveu, Isaac de Bullandre, doyen du chapitre de Saint-Pierre et archidiacre de Beauvoisis¹, fit placer cette épitaphe :

VENER. ET EGREG. VIRI SIMONIS DE BULLANDRE

QUONDAM ARCHIDIACONI BELVACINI ET HUIUS ECCLESIE CANONICI

EPITAPHIUM

Bullander jacet hic, septem qui lustra bis egit.

Hic una charitas Pieridesque jacent.

1. Isaac de Bullandre, fils d'un frère du poète, s'adonnait aussi à la poésie. Ses vers ont été imprimés avec ceux de Jacques de Nully, régent du collège de Beauvais, chez Gaudefroy-Vallet. Il fut prieur de Milly de 1614 à 1643, époque à laquelle il résigna son prieuré en faveur d'un autre Isaac de Bullandre, fils de son frère Nicolas de Bullandre et de Marie Foy.

Nullus in ore satis, nil pectore fellis habebat.

Ingenium huic vivax, candidus huic genius.

Mente omnes nivea, dum vixit, amore revinxit.

Sed periit cuncti quem periere viri,

Quique sibi innumeros virtute crearat amicos

Quærere non potuit mortis amicitiam.

Proh ! nihil ingenium, genius, nil musa morantur,

Nil amor, heu ! hominum, quin moriatur homo.

Isaac de Bullandre, hujus Ecclesiz Canonicus, defuncti ex fratre nepos, quondam ab eo et ex eo archidiaconus Belvacini, nunc decanus, planxit, posuit. Obiit ab anno Domini 1614, 15 Decembr., ætatis suæ septuagesimo¹.

Le prieur de Milly n'avait pas la prétention de se poser comme un veneur des plus experts, encore moins

1. « Ci-gît Bullandre qui vécut 70 ans. Avec lui nous avons perdu et la charité et les muses. Aucune louange n'est digne de lui. Cœur sans fiel, intelligence vive, esprit candide, naturel heureux, il se concilia durant sa vie l'affection de tous. Il est perdu pour nous celui que nous aimions éperdument. Bullandre, qui par sa vertu s'était fait tant d'amis, n'a pu gagner l'amitié de la mort. Hélas ! esprit, talent, poésie, amour de tous, rien n'a pu l'empêcher de mourir. — Isaac de Bullandre, chanoine de cette église, fils d'un frère du défunt, jadis nommé, sur sa demande, son successeur, comme archidiacre de Beauvoisis, aujourd'hui doyen du chapitre, a, pour attester sa douleur, tracé cette épitaphe et fait élever ce monument. » — L'épitaphe ci-dessus, ainsi que les renseignements biographiques que nous avons pu recueillir sur Bullandre et les siens, nous ont été transmis par le savant M. l'abbé Deladreue, curé de Saint-Paul près Beauvais. Nous lui adressons ici l'expression de notre vive reconnaissance.

d'écrire un traité didactique sur le noble déduit des chiens : c'eût été de sa part, il l'avoue lui-même, vouloir quelque peu

... plaider en un siège étranger¹.

Vivant souvent au milieu de gentilshommes passés maîtres en le bel art de vénerie, Bullandre tenta seulement de rimer une sorte de monographie du lièvre, d'après les données historiques et scientifiques de son époque. Le poème du LIEVRE est une œuvre de sa jeunesse. Les réminiscences classiques y abondent ; à chaque instant l'auteur s'inspire de Virgile, d'Ovide, de Pline ou d'Hipparque. Il emprunte aussi à Hygin la légende de la prétendue dévastation de l'île de Léros² par des lièvres qu'on y avait importés et qui s'étaient multipliés dans des proportions absolument inusitées. Le récit de la chasse si destructive de ces animaux constitue même l'unique partie vraiment cynégétique du poème. Le lecteur trouvera peut-être dans celui-ci trop de mythologie et parfois certaines ambiguïtés fatigantes. Mais il faut tenir compte du goût du temps et de l'état de la langue française peu formée encore au XVI^e siècle. Puis, à côté de ces défauts, on rencontre presque toujours de fort jolis vers, finement ciselés, qui les font singulièrement

1. Le Lièvre, p. 43, vers 17.

2. Voir la note du vers 20 de la page 22.

oublier. Il n'est, par exemple, rien de plus gracieux que ce passage où Bullandre, attestant l'antipathie des anciens veneurs pour le chien d'arrêt, évoque ainsi les souvenirs du passé :

Et le seigneur aussi n'avoit l'évante-plaine
Chien couchant, pour fournir sa maison de gibier,
Diligent pourvoyeur, questeur de grande peine,
Songneux en ses desseins, fidele cuisinier,
Véritable en son nez, tire-fort, guigne-motte,
Constant en son arrest, plaisant en sa façon,
Bien batu, bien frotté, puny de telle sorte
Qu'il reçoit mille coups s'il faut à sa leçon ;
Mais trois levriers au plus d'une gentille grace
Menoit accompagnez de six bons espaigneux,
Pour donner le plaisir de la joyeuse chasse
A ceux qui de l'avoir en estoient desireux ¹.

LE LIEVRE fut imprimé, pour la première fois, sur les instances de Jean de Boufflers, à Paris, chez Pierre Chevillot, en 1585. Récemment, une seconde édition a été faite, en 1866, par l'imprimeur Louis Perrin, de Lyon, pour Victor Pineau, libraire de Beauvais.

Dans les deux éditions on trouve, à la suite du poème, ce quatrain de Bullandre à sa sœur :

Je traceray pour vous bien tost un vers gentil,
Mon LIEVRE ne lisez, tirez vous en arriere,
Vous avez l'esprit gay, prompt, joyeux et subtil,
Mais ce LIEVRE est basti de trop lourde matiere.

1. *Le Lievre*, p. 36, vers 15 et suiv.

D'autre part, d'après l'épître dédicatoire du même ouvrage, le prieur de Milly avait déjà antérieurement soumis au sieur de Lyesse quelques autres petits esbatements poétiques. De ces diverses productions de la muse de Bullandre, il ne reste guère qu'un DISCOURS, du reste assez médiocre, DE LA CHEUTE ET RÉPARATION DU CLOCHER DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE BEAUVAIS, EXTRAIT DU LATIN DE M. CLAUDE GOUINE, reproduit par Pierre Louvet dans son HISTOIRE DE LA VILLE ET CITÉ DE BEAUVAIS... (Rouen, Manassez de Préaulx; 1614.)

LE LIEVRE devait nécessairement faire partie de la collection du CABINET DE VÉNERIE. Bibliophiles et disciples de saint Hubert le liront, nous n'en doutons pas, avec un vif plaisir.

ERNEST JULLIEN.

Saint-Thierry, 3 août 1885.



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

LE LIEVRE
DE SIMON DE BULLANDRE

PRIEUR DE MILLY EN BEAUVOISIS

A TRES-NOBLE ET TRES-DOCTE SEIGNEUR

JEAN DE BOUFFLERS

ESCUYER, SIEUR DE LYESSE

A PARIS

De l'Imprimerie de Pierre Chevillot

1585

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

A TRES-NOBLE ET TRES-DOCTE SEIGNEUR

JEAN DE BOUFFLERS

SIEUR DE LYESSE

MONSIEUR, vous avez eu quelque-foys communication des petits esbatementz, que j'ay composé au printemps de ma jeunesse : entre aultres mon petit *Traicté du Lievre* est tombé entre vos mains; je ne sçay quel goust vous y avez pris, tant y a que vous m'avez éguillonné de le faire courir publiquement. A quoy de premiere face ne vouloys consentir, ni permettre si lache bride à ma presumption que de me presenter pour la fable commune au theatre françois. En fin, vaincu par l'effort de vos amiables remonstrances, je l'ay mis en liberté, avec telle condition qu'il ne cou-

rût en aucun lieu sinon sous vostre adveu, sauvegarde et protection, sentant bien que mes reins estoient trop foibles et debiles pour endurer, souffrir et supporter la lime trop severe des Aristarches. Toutesfois, si en vostre faveur nostre peuple Beauvoisin ne luy ferme la barriere de sa bienveillance, qu'il espere de mon service avoir quelque gibier de meilleure etoffe que n'est un lievre, et que je lui assaisonneray de divine sausse un autre met plus à goust. A quoy plus franchement m'embesongneray, pour à tous en faire juger au parquet de leur conscience que telles proyes ne se chassent à battre l'estrade sous l'aisle de la nuit, ou à me dispenser oultre la reigle tant de la raison que de l'honorable rang que je tien : le tout par la grace de Dieu, lequel je prie, Monsieur, vous maintenir en bonne convalescence.

Par le vostre S. DE BULLANDRE.

De Paris, ce 19 Janvier 1585.



AD SIM. BULLANDREUM
VIRUM OMNI EXCEPTIONE SUPERIOREM

DE LEPIDISSIMO LEPORE SUO

HENDECASYLLABI

*Scite seu levipes, reor, Latinis
Est dictus lepido, Lepus, lepore,
Præcurrat volucres quod is volucres,
Immo auras, levipes, præisse possit.*

*At, si cui lepidus tuus Latino
Visatur lepidi Lepus leporis,
Haud scite levipes, reor, Latinis
Est dictus lepido, Lepus, lepore.*

*An ille est levipes Lepus, leporis
Quem tui pedibus capis minutis?
Quem captum pedibus tuis minutis
Nemo solvere quit? nec ipse sese
Exsolvat pedibus tuis minutis!*

Haud scite levipes Lepus vocatur.

*Fallor : jure suo, tuoque jure
Quam scite levipes, reor, Latinis
Est dictus lepidò Lepus lepore :
Nam, quanvis pedibus levem minutis
Ceperis Leporem, nihil morabor.*

*Mirabor? siquidem volacis illum
Pegasi pedibus capis citatis,
Cui, Phæbo duce, considas videndus,
Prior Bellerophonte eques videndus.*

*Scite ergo levipes Lepus vocetur,
Non quod sit pede tam levis citato,
Sed quod Pegasios tuo volantes
Aptaris Lepori pedes volucris,
Queis tu, queis Lepus, et lepos Camænæ
Pervolare tuæ polos potestis.*

*Allatrent Lepori licet volanti,
Volanti licet allatrent lepori,
Et tibi lepidò allatrent poëtæ,
Terrenæ, inviduli, canes ferinæ.*

JANUS EDOARDUS DU MONIN.

AU MÊME PAR LE MÊME

*Des Momes, maint levrier après ton lievre ahâne,
Jettant contre ses pieds mille envieux abois ;
Mais ils ont beau courir du Po jusqu'à la Tane,
Car ton vers l'afranchit dans le celeste bois.*

JAN EDOUARD DU MONIN, P. P.

AU SIEUR JAN EDOUARD DU MONIN, P. P.

*Mon Lievre t'appartient : l'honneur sur moy redonde,
De mon champ s'est levé ; tu l'as pris, et repris ;
Depuis, estant chés toy, tu l'as si bien appris
Qu'ore il court hardiment, au ciel, aux champs, en l'onde.*

S. D. B.





A MONSIEUR DE BULLANDRE

SONNET

*Jaçoit qu'ore un peu tard tu as donné carrière
A ton Lievre nombreux pour gagner le coupeau,
Mon Bullandre, ne crains le devancier troupeau :
Ses pieds sont trop aîlés pour demeurer derriere.*

*Le dogue, le levrier, ni l'alairte levriere,
Le voyans droit grimper au saint tertre gemeau,
Ne le bourraderont en mordillant sa peau,
Diane reverant la chasse de son frere.*

*Ton lievre, sautelant sur les coutaus bossus,
Ores au creus vallon, ore aus antres moussus,
Broutant les verds lauriers de la croupe jumelle,*

*Depite l'apre dent des mâtins envieux ;
Mais, pour mieus se sauver du Lethe oblivieux,
Il se rend, libre-serf, à ta lesse immortelle.*

ALEXANDRE BUNAUT, Parisien.

AD SIMONIS BULLANDREI LEPOREM

OMNI LEPORE ET SALE CONDITUM

*Milliacum æthereus Leporem lepus æthere notum
Sæpe sui jussit scandere tecta poli :
Scandere Milliacus superas non quiverat oras
Ipse Lepus, pedibus non via tanta patet.
Ergo, ut terrenos Lepus iste relinqueret agros,
Dat scælestem alam calicus ecce lepus.
Nec mora : Bullandrus numerosas addidit alas
Huic Lepori, ut leporem viseret æthereum.
Ne Lepus hic, sed herum Bullandrum linqueret, alis
Bullandrus superis se leporemque tulit.
Quid mirum ! emissi Lepus et Bullandrus ab astris
Jam revolant cæli clara per astra sui.*

C. LE FEBVRE.



www.libtool.com.cn



LE LIEVRE

DE SIMON DE BULLANDRE

PRIEUR DE MILLY EN BEAUVOISIS

*A tres-noble et tres-docte Seigneur Jean de Boufflers,
Escuyer, sieur de Lyesse.*

Quittez vostre sejour, ô neuvaine sacrée,
Desja l'Aurore poind, sus tost, resveillez vous,
Et ce qu'avez appris songeant sur Thitorée,
Pour le lievre anoblir en bref contez le nous :
Tout ce que l'Ascréan sous la grotte relante
A fredonné jadis en paissant son troupeau,
Ce que le Mantouan sur sa flute plaisante
Doulcement a chanté sous l'ombre d'un fouteau,
Vienne animer mes sens ; Pan, l'effroy des Dryades,
Les Satyres cornus, les Faunes amoureux,

www.libtool.com.cn

Et vous, bouquins Sylvains poursuivants des Naiades,
Pour finir mon dessein prestez moy vos faveurs.

Le Pindare françois entonna sur sa lyre
Celle qui le crin d'or de son pere donna,
Où estoit recelé le sort de son empire,
Tant la rage d'amour son esprit forcena ;
Belleau le beau-disant, d'une voix douce et belle,
La cerise a vanté sur son gay chalumeau ,
Des Roches a coulé, par la source immortelle
De son double rocher, les remarques de l'eau.

Moy, je veux trompeter les vertus admirables
Du lievre aus vistes pieds, vray phenix animal,
Franc d'assaisonnement de poétiques fables,
Né d'astres si heureux qu'il ne cause aucun mal.

Mais, vray Dieu ! quand j'auroy ma poitrine ferrée,
Et des langues autant que le clair firmament
A de flambeaux dorez sa voulture parée,
Or' je ne respondrois à si hault argument.

Non, plustost en tout temps la lune rosoyante
Et le soleil pourprin unis se mariront,
Plustost de l'essieu froid une haleine bruslante
L'orageux Africain et l'Eure souffleront ;
Plustost l'on contera les odeurs Hybléennes,
Et les espis crestez des champs Cinyphiens,
Plustost Beauce sera sans fertiles campagnes,

Et la terre et la mer veufves de citoyens ;
Plustost fuiront les tours les simples colombelles,
Et l'ardant amoureux n'aura d'emotion,
Plustost le gay printemps sera sans arondelles
Que je parvienne au but de mon intention.

A toy seul appartient, mon phare de Lyesse,
Des Muses le mignon, d'enfler ampoulement
Tes vers et les guinder d'une souple haultesse,
Quand combler il convient quelque brave argument :
Tu as assez dormi sur la double colline
Du mont Parnassean, sus, dessille les yeux ,
Tu as assez gousté de l'onde chevalline,
De grace, fay la donc ruisseler en ces lieux ;
Sur elle je feray flotter ma nasselette ;
Bien que chetif je suis, mal accort matelot ,
T'ayant pour mon Castor, je dompte la tempeste
Des momes luniens et leur groumelant flot.

Après que l'Eternel eust la terre créée ,
L'air subtil et la mer, les oyseaux et poissons ,
Et les astres cloué dans la sphere azurée,
Pour gouverner les ans et partir les saisons ;
Après qu'il eust filé les tresselettes blondes
De Titan, pour roder ce globe spatieux,
Et qu'il eust empointi les cornes vagabondes
De Phœbé, qui de nuict argenteroit les cieux,

www.libtool.com.cn
Entre les animaux dont il peupla le monde,
De son artiste main le lievre il façonna,
Pied-fourré, bas devant, de nature feconde,
Et l'honneur de vitesse à luy seul resigna.

Tandis que fleurissoit icy l'age dorée,
Que l'humain non goulü se nourrissoit de fruicts,
Que la terre de soy, sans estre labourée,
Courboit son dos fertile sous le feis des espis,
Lors que tousjours les fleurs produictes sans semence
Le Zephire embamoit d'un soufflement germeux,
Que les fleuves de lait couloient en abondance,
Que le miel distilloit du chesne fructueux,
Ce plaisant animal, pour prendre sa pasture,
N'attendoit que la nuit eust ombragé les cieux.
Aussi tost que Titan sa blonde crespelure
Esparpilloit sur nous, se monstroït en tous lieux ;
Les chiens avecque luy couroient à longues tires,
Non pour en faire un don au nocher Stygien,
Mais pour donner esbat aux Faunes et Satyres,
Car alors ils hantoint en ce val terrien.

Mais, las ! il fust forclos d'une telle licence
Par le maudict vouloir du cruel Lycaon,
Lequel, enfonné de sanglante meschance,
Voulust de Juppiter empourprer sa maison :
De fait, pour éprouver s'il estoit Dieu, sur table

Un corps Molossien traistre il luy presenta :
Il jure, oultré du crime, au Stix irrepassable
Qu'il couvriroit de flots ce Tout qu'il charpenta ;
A l'Autan il lascha sa nuageuse bride,
Pour ça, pour là verser ses homicides eaux,
Exprés il enjoignit à l'Iris Thaumantide
D'enlever les vapeurs pour grossir les nuaux ;
Neptune furieux, la mer impetueuse,
Les torrents desbordez, survindrent au renfort,
Et le Nile, qui rend l'Egipe bien heureuse,
Par ses bouches vomist son flot-flottant effort ;
Parmy les champs ouverts tout à coup se ruerent,
Froissant, brisant, rompant tours, maisons et chasteaux,
Et d'un cours effrené pesle mesle emporterent
Presque tous les humains, les bestes et oyseaux.
Mais, de pitié vaincu, ce debonnaire pere
Trois lievres preserva du ravage indompté,
L'un desquels il offrit à Neptune, son frere,
Loyer du prompt secours qu'il luy avoit presté.

Clion, je ne veu pas qu'en tes vers il ayt place,
Son corps se bouffit trop de boueüse poison ;
Brouillé, vilain, confus, parent d'une limace
Qui porte sur son dos sa baveuse maison,
Ce monstre est si funeste en la mer Indienne,
Si puant, si cruel, si pestilentieux,

www.libtool.com.cn

Que, si vous le touchez, la nef Charontienne
Vous feroit trajeter le lac oublivieux.

Muse, laissons à part cette difforme masse
Qui difformer pourroit nostre petit traicté ;
Gauchissons à son flair, craignant qu'il ne nous fasse
Eclorre avant le temps quelque fruit avorté.

Pren soin des autres d'eux. Aussi tost que Borée
D'un souffle brise-roc eust balayé les airs,
Et aux astres monstre la terre deplorée,
Et à la terre aussi monstre les astres clairs,
Aussi tost que Triton de sa trompe bruyante
Eust sonné le rappel aux ravissantes eaux,
Dont pesle mesle à coup, d'une course grondante,
Elles se r'embusquoint au fort de leurs canaux,
Déjà les lieux croissoient, les ondes décroissantes,
Et les sommets chenus des monts sembloient sortir,
La terre s'eslevoit, et les mers abboiantes,
Estreinctes dans leurs fins, faisoient l'air retentir ;
Bref, après que Titan, le saint œil de nature,
Par les puissants esclairs de ses brillans cheveux,
Eust par tout desseché toute l'onde et l'ordure
Que Palés soustenoit sur ses reins spatieux,
Juppin, dardant son œil sur cette ronde masse,
Pitoiable, aguigna ces petits animaux,
Qu'il avoit faict grimper sur le mont de Parnasse

Pour mieux se garantir de la rage des eaux ;
Et, voulant d'eux peupler cette machine ronde,
Trouva bon sur les champs de Milly les porter,
Lieu propre pour nourrir telle engence feconde,
Et d'où mieux elle peut son mal heur éviter.

Mais ce grand charpentier de la voulte étherée
Qui tournoie les cieux d'un aisé roulement,
Qui des astres conduit la course mesurée,
Les sommant de ployer à son commandement,
Qui, pendant que l'hyver les montaignes grisonne,
Serre et r'estreint les jours d'un gros air ombrageux ;
Qui, pendant qu'en ces lieux le chauld esté sejourne,
Horrible les humains d'un fouldre ruineux ;
Qui faict par sa vertu qu'un doux-soufflant Zephire
R'habille les ormeaux d'un vert acoustrement,
Que le Sarmatien, gros et poinçonné d'ire,
Leur avoit dévestu par son froid soufflement ;
Qui faict au Syrien la blonde chevelure
De la riche Cerés par chaleur consumer,
Que de ses propres yeux le glacereux Arcture
Avoit veu sur le dos de la terre semer ;
Bref, cil qui va guidant d'une certaine bride
Tout ce qui faict séjour en ce val terrien,
Qui sçait tout, qui voit tout, qui le chault et l'humide,
La terre et l'Océan, a procréé de rien,

www.libtool.com.cn

Clair voyant que l'humain, enfant de dure pierre,
Se laissant entrainer à ses affections,
Nuit et jour livreroit à ses bestes la guerre,
Tant la gueule luy faict sentir de passions,
Doña prodiguement la Myllienne terre
De ce qu'il leurs bastoit à les bien conserver :
Son dos il semença d'une scabreuse pierre
Affin qu'ils peussent mieux des levriers se sauver ;
Ses pieds il arrousa de l'onde serpentine
De Therain, que Binet par carmes nez aux cieux,
Discret, y mêlant la source Pegasine,
Rachapteroit un jour du fleuve Stigieux ;
Ses jambes il vestit d'une joyeuse préee
Qu'il esmailla par tout de mille et mille fleurs,
Où ils trepigneroient sur la sombre vesprée,
Lors que durant l'esté braisillent les chaleurs ;
D'épis longs et barbus en tres-grande abondance
Le plus beau du grasset du ventre il façonna,
Et la blonde Cerés pour leur seure defence
De couper ses cheveux liberté leur donna ;
Puis il fist par Bacchus, enfançon de Silene,
De ceps porte-raisin ses reins entortiller,
Où, si tost que seroit la descouverte plaine
Veufve de sa moisson, s'en iroient receler ;
Que s'ils estoient chassés de la vigne rameuse,

Pour dernier rendez-vous, et phare bien-heureux,
Sa teste il perruqua d'une forest ombreuse,
Luy crépelant son front d'un taillis buissonneux.

Voila comme Juppin, qui d'eux avoit grand' cure ,
Cette terre enrichit pour leur tuition,
Où au long cours des ans ils prendrent nourriture
Sans estre tenaillez d'aucune affliction.
Si tost que le Soleil son ardente charette
Viste faisoit rouler dans le gouffre marin,
Et que la sombre Nuict à la face brunette
Des astres radieux éparpilloit le crin,
Ensemble ils se trouvoient, et, picquez d'alegresse,
Sauteloient, bondissoient, au plus hault, à qui mieux ;
Puis, d'un commun accord paissoient en grand' lyesse
Des biens qu'alme Palés produisoit en ces lieux ;
Ce faict, et mesmes lors que l'étoile argentine
Parsemoit de ses raiz les champestres confins,
Tondoint, pignoint, crépoint d'une façon divine,
Le coton jaunissant sur leurs doigts ebenins :
Doigts repeter je puis effaçants ceux d'Aurore,
Soit quand son plus beau teinct d'un fleurage divers
D'esmail recreatif peinct, bigarre et colore
Les sommets montaigneux de ce grand univers ;
Puis, sur terre si fort trepilloient à gambades
Qu'au redisant Echo des antres caverneux,

www.libtool.com.cn

Pan le Dieu des bergers, les Faunes et Dryades,
Alairtement couroit pour danser avec eux :
Mesme le pastoureau, pour suivre leurs enseignes,
Le sommeil paresseux vuidoit de son cerveau,
Et agneaux, et moutons, et brebis porte-laines,
Faisoit bondir au bruict de son doux chalumeau.
Si tost que le Soleil de son humide couche
Se levoit pour donner au monde sa lueur,
Chacun se retiroit sans attendre reprouche,
Pour avoir attenté de son prochain l'honneur ;
Des lievres quelques-uns, sous le chardon sauvage
Formez, paisibles, coys, la journée passoint ;
Les aultres, chatouillez de l'amoureuse rage,
Dans quelque beau pourpris leur moitié caressoint.

Cette vie suivons, mon support de Lyesse ;
Tandis que nous vivons dessous ce firmament,
Bannissons de nos cœurs la blaffarde tristesse.
« Nos jours d'un fil soudain s'écoulent traistrement :
La rouë de nos ans, sans perdre aucun relasche,
Jusque au port Stigien se vire vistement ;
Les filandieres Sœurs nostre courtte filace
De leurs doigts ebenins rompent cruellement,
Jamais de reculons leur devideau ne trainent,
Sans pitié, sans delay achevent leur complot ;
Ce pendant les humains incertains se demenent,

www.libtool.com.cn

De sauter dans l'esquif du sourdaut matelot. »

La mort est en tous lieux, Hecate a mille forces,
Pour couper nos cheveux ; un chacun peut oster
La vie à son prochain, mais les humaines forces
Ne peuvent nul de nous de la mort racheter.

Faut-il doncques, faut-il que nostre esprit bouillonne
D'amasser, pour si peu qu'il est dans sa prison ?
Nous faut-il resveiller la sanglante Bellonne
Pour du tout ravager l'étrangere moisson ?
La soif de s'agrandir n'est jamais estanchée,
L'affection d'avoir ne se peut arrester ;
Plus à boire l'on a, plus est l'eau recherchée,
Et d'elle l'on ne peut aucunement gouter.
Non, si Dieu nous versoit des pierres pretieuses
Aultant que l'Ocean enfieri d'Aquilon,
Ores jusques aux cieux, or dans les fosses creuses
Du manoir infernal, eslance de sablon,
Pour tant ne cesserions plus en plus de nous plaindre,
Criaillant : « Hé ! Seigneur, ayes pitié des tiens !
Ou il ne pleut assez pour la chaleur estaindre,
Ou nous avons trop d'eau pour engranger les biens. »

Nos petits animaux, n'ensuivants telle trace,
D'un instinct naturel les vertus embrassoient,
L'avarice avec eux n'avoit aulcune place,
Et, sobres, seulement d'herbes se nourrissoient ;

www.libtool.com.cn
Sans juge, sans censeur, vivoient en assurance,
Ni mendoient le port du souldat rigoureux.
Par tout se promenoient, n'estant en défiance
Que quelqu'un leur ourdit quelque tour malheureux ;
Leur sang ne tresautoit, ny leur vene altérée
Ba-butoit d'avoir-faict au prochain quelque tort,
Ny d'eux la froide peur ne s'estoit emparée,
En bref ils ne doubtoient qu'on pourchassat leur mort.

De faict, un jouvenceau, parmi la riche plaine
Du pays Myllien ça et là tracassant,
Vit des deux animaux une femelle pleine
Formée au hault sommet d'un costeau verdissant :
A coup il fust saisy d'une joye admirable,
Que presque il en passa le maraiz Stigieux,
Se taisant comme cil que le loup effroyable
Le premier a choisy de son regard affreux ;
Mais, quand en son estat il eust remis son ame,
Ramassant ses esprits émeus éperdument,
Envers elle allumé d'une amoureuse flame,
La prit et à Lero l'emporta gayement.

Arrivé qu'il y fust, le monde l'environne
Et de son prisonnier admire la beauté,
Comme auprès de la mer un chacun se talonne
Lors qu'il arrive au port un navire agité.

Non, quand ma voix seroit du tout aimantinée,

Et qu'en langues tournez mes membres je verroy,
Posé que fust aussy ma poitrine arainée,
Comme on le bienveigna dire je ne sçauroy :
Suffit que tellement cette isle fust peuplée
De lievres, qu'en la fin ceux qui les cherissoient,
De rage poinçonnez de peur entremeslée,
Leur mort obstinement en tous lieux pourchassoient :
Au peuple ils remonstroient, pour ourdir leur ruine,
Qu'ils pourroient tant couper leur désiré fourment,
Qu'en bref se logeroit la gloutonne famine
Chez eux, ou il falloit pourvoir diligemment.
Chacun y consentit. L'on arreste la guerre
Contre eux, et les tabours l'on faict bruire aussy fort
Qu'aux plus aspres chaleurs le groumelant tonnerre
Craque, gronde et mugît au sortir de son fort :
L'un saisit courageux la picque belliqueuse,
Un autre prend en main le baston noïallieux,
L'autre sur le cheval la hache dangereuse
Brandit, les menaçant de les partir en deux.
Tout à coup des haults bruits et huées hurlantes
S'eslevent, et le son du cleron belliqueux
Frappe du ciel ouvert les estoilles brillantes,
Pour les acheminer au combat outrageux.
Les vignes au passer leur fureur esprouverent,
Car ceux qui n'avoient pas d'armes dans leur maison

www.libtool.com.cn

Sés plus forts eschalas pesle mesle arracherent :

Un peuple forcené se conduit sans raison.

Mais les horribles cris de leurs voix fremissantes

A nos lievres craintifz tramerent un bon heur,

Car, d'effroy se levants à courses haletantes ,

Des halliers espineux gaignerent l'espeuseur :

Voila comme manqua leur emprise douteuse,

Voila comme finit leur complot factieux ;

Aultant il en advint de leur suite routeuse ;

Ces animaux couroint plus dispostement qu'eux.

Tout ainsi que l'on voit quand des scadrons de nues,

Gros d'un subit esclair et tonnerre *Ætnean*,

Se veulent attaquer, qu'il semble à leurs venuës

Que le ciel doibve choir pour nous mettre à *nean* ;

Soudain l'Eure cruel de l'estage s'empare,

Contre l'Autan moiteux soufflant si roidement

Tel amas furieux qu'en bref tout se separe,

Le ciel se rassereine en un petit moment :

De mesme disparust leur bouillonnante rage ;

Quoy qu'ils eussent juré, devant que retourner,

Que d'eux tous ils feroint un terrible carnage,

Une fuite leur fist la retraite sonner.

Mais l'on m'objectera que les *Baleariques*

Ont esté des connils si malement traictez,

Que contraincte leur fust, pour estre pacifiques,

D'implorer le secours des Romains indomptez ;
Que nos lievres pourtant le cœur trop craintif eurent
De n'avoir soustenu le choc des ennemys.
Mais Dieu ! qu'eussoint-ils fait ? à coup surpris ils furent
De ceux là qu'ils croyoient estre leurs vrais amys ;
D'avantage je dy qu'ingrats ne se monstrentent :
Car, posé qu'un tel faict les rendit fort marris,
Toutesfois encontre eux aulcun mal n'attenterent,
D'autant qu'ils les avoynt eslevez et nourris.

Fortune, ores je peux te nommer inconstante,
Car ceux qui sont par toy dejettés aux malheurs,
Tu ne les fais tousjours ceder à la tourmente,
Tu les leves enfin aux celebres honneurs ;
Ceux aussi qui par toy sont heurez en ce monde
Ne sont tousjours nourris en leur prospérité,
Quelques fois dessus eux ta rigueur se debonde,
Et portent le fardeau de ton austerité.

Cesar, ayant ja faict frissonner l'Alemaigne,
Et beaucoup avilé des Gaulois la fureur,
Et rangé sous son joug et l'Afrique et l'Espaigne,
Et des Égyptiens faict haleter le cœur,
Après qu'il eüst brisé les plus fortes murailles
Par combats animés et assauts debatus,
Et qu'il eust terrassé en sanglantes batailles
Mille et mille souldats par guerrieres vertus,

www.libtool.com.cn

Tu as tant exploité que la cruelle Parque,
N'ayant permis qu'il eust filé ses jours entiers,
Chargea de ses lauriers la Charontide barque,
Navré de vingt-trois cous par ses traistres meurtriers.
Or que par Ciceron Rome fust detrapée
De civils encombriers, de ses conspirateurs
Devoilant les complots, eust la teste coppée
Par un bourreau sanglant devant ses serveurs ;
Pour tel acte meschant ses tresses Pythiennes
Apollon obscurcit d'un noir habillement,
Et le troupeau nymphal des graces Latiennes
Fît de profonds sanglots mugler le firmament ;
La faconde Pithon, qui sa langue affilée
Arrousoit tous les jours d'un miel Hymetien,
Tel amy se perdant, au ciel s'en est volée,
Pour ne descendre plus en ce val terrien.
Hostilie aultrement tu as moulé prospere,
Sans luy faire goustier ton aveugle poison,
Ores qu'il eust gardé les brebis de son pere,
Et qu'il fust descendu d'une vile maison :
Après avoir atteint l'état d'age virile,
L'empire des Romains si brave il gouverna
Qu'au double il enrichit, et, de foible et debile
Qu'il estoit, martial en bref le façonna ;
D'excellents ornements sa vieillesse parée

www.libtool.com.cn
Parvint jusqu'au coupeau de toute majesté,
De luy jamais ne fust ta faveur retirée,
Mais il vesquit tousjours en tres-grande heurété.
Voy donc, Fortune, voy, comme faulse et maligne,
Sans ordre et sans raison tu conduis les humains,
Tantost aux plus grands Roys brassant quelque ruine,
Tantost aux plus petits prodiguant de grands biens.
Quand le blond Apollon de sa maison rosine
Sur nous a décoché ses beaux traits radieux,
La Lune puis après de sa tresse argentine
Nostre face pallit emmantelant nos yeux:
Tantost le boys joyeux la rose printaniere
Rougit au souffle dous du Zephir' gracieux;
A coup l'Austrè mal-sain l'espine buissonniere
Prive de son honneur par son vent furieux;
La mer souventes fois en temps calme rayonne,
Bridant estroictement ses flots impetueux,
En après Aquilon hault et bas la retourne,
La batant enragé d'un orage gresleux:
Ainsi toy piperesse, et volage, et cruelle,
Tu endors les humains sous ta varieté,
Pourtant en tous escriis hardiment l'on t'apelle
Constante seulement en ta legereté.
Par toy pour quelque temps nos animaux fleurirent
A Lero, mais leur fleur ne dura longuement:

Comme un nuau léger soudain s'évanouirent,
Du giste de ce lieu dechassez rudement.

Or que leurs ennemis ne les peussent atteindre
Pour les faire noyer dans le gouffre marin,
Ce toutes fois ne peut leur maltalent esteindre,
Ains plus obstinement ils ourdissoint leur fin :
Ils chercherent Lelap (qui par divine adresse,
Si foy nous adjoustons aux anciens discours,
Toutes bestes vaincquoit en force et en vitesse),
Et ce pour leurs servir d'un propice secours.
Déjà de l'Océan ses tresses flamboyantes
Le Soleil donne-jour frai-naissant retiroit,
Et par ses clairs chevaux les estoilles drillantes
Dedans les cieux courbez au plustost reserroit,
Que ces Leròniens leur ville abandonnerent,
Affin d'exterminer ces petits animaux ;
Mais mieux que l'autre fois leur dessein acheverent,
Ne faisant de leurs cris gemir les monts et vaux :
L'un grimpe sur le hault des scabreuses montaignes,
L'autre au devant du boys tend les rets captieux ;
L'autre, se promenant par les rases campagnes,
Les va faire bouger de leur fort buissonneux ;
L'autre, pour obtenir la forcée conquête,
Conduit les chiens courants, et, les faisant heuscher
Par leurs noms, comme Arpaut, Orange, Rousselette,

www.libtool.com.cn
Canart, Jason, Panfac, les anime à chasser :
Les uns, pour empescher leurs malices diverses,
Des relais vigoureux en divers lieux mettoint ;
Les aultres, pour couper leurs subites traverses,
D'un cheval espagnol la campagne batoint.
Leur Roy par devant tous menoit Lelap en lesse,
Pour premier affronter le chef des ennemys,
Les aultres conduisoient d'une prompte allegresse
Les bons levriers que Pan offrit à Artemis.

Ainsi tous assemblez parmy les champs questerent,
A travers les sillons roûant l'esclair des yeux,
Où nostre lievre enfin dans sa forme trouverent
Qui n'attendoit, hélas ! un choc si perilleux.
J'enten déjà ce Roy d'une vois menaçante
Haultement escrire : « Oaro ! je le voy. »
Le ciel en retentit, sa vois est si tonnante
Qu'il se leve et s'en part d'un merveilleux effroy ;
Lelap le suit de prés, déjà déjà le pince,
Et au troizieme sault il le cuide emporter ;
Mais croyez que, depuis qu'il sentit telle épince,
Que Lelap tant soit peu ne le peut empieter :
D'ont ces Leroniens grincent leurs dens de rage.
Ils crespent leurs sourcils, leur sang à grand' foison
Boult, s'esleve et se bat, et leur cruel visage
S'ampoule de fureur, ils perdent la raison :

www.libtool.com.cn
De cholere poussez, pesle mesle abandonnent,
Bons et mauvais levriers et le grand ost des chiens,
Et leurs clérons haultains si vivement entonnent
Qu'ouir l'on ne pouvoit les fouldres Joviens.
Aspre fut le combat, furieux et terrible ;
L'un alonge ses nerfz pour eviter la mort,
Les aultres, le suyvant d'une force invincible,
Pour l'outrer jusqu'à mort usent de tout effort :
Ores il est attainct, ores il les devance,
Ores de toutes parts l'environnent les chiens.
Tout à coup, s'efforçant d'animeuse puissance,
D'entreprendre sur luy leur oste les moyens :
Je voy déjà Lelap reprendre sa carriere
Pour luy faire soudain voir l'inferral manoir ;
Mais il travaille en vain : il se jette en arriere,
Ou d'un plys de son corps luy robe son espoir.
Les aultres je revoy qui par les flancs l'affrontent
Et petit à petit affaiblissent son cœur,
Encor' sont ils deceuz, et pas ne le surmontent,
D'un petit tournoyement il abbat leur fureur.

Tout ainsi que l'houbreau, quand sur nous il volette,
Dardille sur les chiens incessamment ses yeux,
Les suit et les resuit pour gripher l'aloüette,
Si nous la contraignons de s'eslever aux cieux :
Ce pendant il survient un amas de corneilles

Qui, rompant son espoir, l'assaillent rudement ;
Il gaigne le dessus, et d'un traict de ses aisles
La porte il va frapper de l'astré firmament ;
Tout à coup il descend, au combat il retourne,
Et ce noir escadron separe agilement :
Ores il est dessous, or' au millieu s'enfourne,
Il bat, il est batu quelquesfois asprement ;
En fin, estant pressé d'une jazarde suite,
Las d'avoir longuement soustenu leur effort,
Les laissant rialler, d'une legere fuitte
Se retire, et s'en va percher dedans son fort.
Presque nostre animal pratique le semblable :
Tantost de tous les chiens emmuré se trouvoit,
Puis se desroboit d'eux d'une ruze admirable.
Mais, las ! pour se sauver aucun fort il n'avoit :
Les boys estoient tendus d'un frauduleux cordage,
Les halliers espineux fremissoient de veneurs,
On l'aguignoit par tout pour en faire un carnage ;
Bref, tous les champs estoient couverts de ses haineurs.

Adonc que le soleil sa plus chaude lumiere
Jectoit ardentement sur les monts et les vaux,
Et, pendants dessus nous, de leur viste carriere
La moitié finissoient ses ensouffrez chevaux,
Ce pauvre animal, have, las et debile,
S'estendit de son long sur un verdoiant preau,

Et, jaçoit que Lelap fust fort roide et agile,
Le pensant emporter, cheut sur le bord d'un' eau ;
Les aultres, ja mi-morts de courir à oultrance ,
Sur la terre tapis, pantoisoient, haletoint ;
De leur langue couloit une telle abondante
De liqueur que les champs abreuveez en estoient.

Lors les Leroniens à brides avallées
Piquèrent au plus fort pour la mort luy donner,
Le ciel en resonna, les profondes valées
En muglerent, par tout l'on n'oyoit Dieu tonner.

Ce que Juppín voyant de sa haulte eschauguette,
Fust espris en son cœur d'une extreme pitié,
Qu'alors il pratiqua sur cette pauvre beste,
Luy respendant un traict de subite amitié :
D'autant qu'il leur ravit, et dans l'Arche ætherée
Au ciel la colloqua prés des pieds d'Orion,
Où Lelap le poursuit d'une rage alterée,
Mais en vain reüssit son obstination.

En cela faut noter comme la souvenance,
La bonté, la seurté, voisinent le Seigneur,
Et quand l'esprit forclos est de toute esperance,
Qu'alors il l'affranchit d'encombrier et malheur :
Si nous sommes fâchez, soudain il nous console ;
Si l'on nous veut grever, il nous vient secourir ;
Il est ferme en ses dicts, constant en sa parolle,

Pas un de nos cheveux il ne lairra perir ;
Oultre j'ajouteray, quand son peuple dévoye
De ses commandements, et nonchale sa loy,
Que des bruits esclatants et fraieurs luy envoie,
Pour le faire jallir hors de son désarroy :
Il luy baillé sa main, le convie et l'appelle,
De retourner à luy par maincte affliction,
Par songes quelquefois et signes luy decele
Les points plus signalez de son intention.

D'ont maintiennēt aucuns que ce Pere celeste
Cloûa dedans le ciel nostre pauvre animal,
Pour monstrier à l'humain que plus il ne souhaite
Ce qui luy peut porter du prouffit et du mal ;
Pour le cognoistre myeux l'orna de douze estoilles,
Huit desquelles au ciel brillent apparemment,
Mais ceux qui ont esgard aux plus claires et belles
Anoblissent son corps de six tant seulement :
Deux à ses premiers pieds et deux à ses oreilles
Luisent d'une quatrième et cinquième grandeur,
La cinquième en son corps jecte ses estincelles,
Et la sizième rend sous son ventre lueur ;
Ses oreilles l'on voit au degré dix-septième
Du Cancrer flamboyant ; il derobe de nous
Ses premiers pieds, alors que dans son toict septième
Le Taureau souffle-feu repose ses genous ;

Il panche vers midy quand leur degré treizième
Visitent les Jumeaux, mais l'estoille qui luit
Sous son ventre apparoit au degré dix-huictième
Du Cancre, et lors de nous se recule et s'enfuit,
Quand le Taureau saisit sa maison quatorzième,
Et passe oultre le trac ardent et lumineux,
Du pole mi-journal, au degré dix-neufième
Ayant pris leurs logis les vaillants fils des œufs.

Muse, abbaïsse ton vol, ainsi que l'aloüette
Qui, pour secher son corps, en l'air, au point du jour,
S'esleve à petits bonds, puy, serrant son aislette,
Tombant, souple revient faire icy son sejour.
L'orgueil causé du mal, la race Titannine
Par trois foyz s'efforça detroner Juppiter;
Par trois foyz elle fust par la force divine
Poussée jusqu'au fond du tenebreux enfer;
Le fol Dedalien s'enfuyant hors de Crette,
D'aültant qu'il esleva son vol trop hault, l'ardeur
Du Soleil consuma sa cireuse plumette,
Qui luy fit de la mer esprouver la rigueur;
L'estourdi Phaéton, ayant voulu conduire
De son pere Titan le char jette-lueur,
Voyant le Scorpion enfiellé d'ardante ire,
La bride à ses chevaux lascha de grand' frayeur,
Qui, libres se sentants, s'enfuyrent à grand' erre

La part où les portoit leur cours impetueux
Et eussent tout bruslé si l'esclatant tonnerre
N'eust versé dans le Pau tel chartier malheureux.

Quitte donc, ma Clion, cette voute ætherée,
Et d'un agile vol descens avecque moy
Sur le champ de Milly : là, de jour et vesprée,
Nous pourrons endormir le soucieux esmoy.
Non, tu chanterois bien comment jadis fischerent
Venus et Cupidon les Poissons dans les cieux,
Sous l'image desquels la rage ils eviterent
Du serpent-pied Typhon, grand ennemy des Dieux :
Il te vaut mieux jeter dans la claire ondelette
Du gazoüillant Therain le plombeux esprevier ;
Tu en pourras tirer la truite grasselette,
Quand elle nagera sur le menu gravier.
Tu sçays que Juppiter en-astra l'Écrevice
Pour avoir alenti d'une Nympe le cours,
Loyer bien merité de son devot service ;
Mais tire la plustost de ses retors detours :
Laiss' là semblablement nostre lievre celeste
Au lambris ætheré faire cent mille tours,
Et, ensemble couchez sur la tendre herbelette,
Du troisieme animal faisons quelque discours.

L'on sçait qu'en peu de temps il peupla cette terre
De roussastres levraux, tant fecond il estoit,

www.libtool.com.cn

Qu'on tient pour assuré, et en cela l'on n'erre,
Que ce petit bestail de moys en moys portoit :
Non que j'approuve en rien cette erreur ancienne,
Que le masle engendroit : ce n'est pas arrêté
Des veneurs, ains trop bien, que la femelle plaine
Surfaonne, d'où vient telle fecondité :
Aussi, pour concevoir, fust en pouldre ou bruvage,
De leur portiere on fait à la femme gouster ;
Leur fiante au contraire apporte grand dommage
A sa conception, quand elle en veut porter.
Oultre ce, le vilâin alleché d'avarice
Ne cherchoit le coupis du levraut soucieux,
Pour frauder son seigneur de l'honneste exercice
De la chasse, et tracer son travail ennuyeux ;
Et le seigneur aussi n'avoit l'évante-plaine
Chien couchant, pour fournir sa maison de gibier,
Diligent pourvoyeur, questeur de grande peine,
Songeûx en ses desseins, fidele cuisinier,
Veritable en son nez, tire-fort, guigne-motte,
Constant en son arrest, plaisant en sa façon,
Bien batu, bien frotté, puny de telle sorte
Qu'il reçoit mille coups s'il fault à sa leçon ;
Mais trois levriers au plus d'une gentille grace
Menoit accompagnez de six bons espaigneux,
Pour donner le plaisir de la joyeuse chasse

A ceux, qui de l'avoir en estoient desireux.
Le souldat débordé revenu de la guerre,
S'estudiant plustost à pratiquer des maux
Qu'à vouloir cultiver l'usure de la terre,
Traistre, n'arquebusoit ces petits animaux.
Clothon et Lachesis le roüet de leur vie
Tournoyoint en ce temps d'une pesante main,
Ny la noire Atropos bientost n'avoit envie
De trancher le filet de leur mestier humain ;
Bref, le vilain glouton et l'avare noblesse
De canons et lacets lors ne les travailloint :
Voila pourquoy les champs, mon phare de Lyesse,
De ce plaisant bestail en maints lieux fourmilloint.
En fin, comme l'on void que la mort inhumaine
Nous tire tous à soy d'un semblable lien,
Tant que du sourd Charon la navire à grand'peine
Nous peut faire aborder au port Elysien,
Qu'aux grands et aux petits des enfers la Déesse,
Par ses obscures mains faict sentir ses efforts,
Nostre lievre, acablé d'une longue viellesse,
Dedans l'onde du Styx alla baigner son corps :
Il reste maintenant, mais qu'il ne vous ennuye
De toucher quelque point de sa propriété,
Jaçoit que d'en traicter je n'eusse pas d'envye,
Que plus fort il ne soit cy après tourmenté.

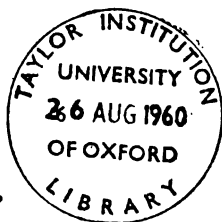
Il prévoit tous les tours par instinct de nature,
Quand le temps doit changer, et quel vent doit souffler;
Surtout il craint le Nord, quand époint la froidure,
D'ont dans les forts buissons il s'en va receler;
Il dort les yeux ouverts, ou soit quand le Zephire
L'incite à se gister sur un mont verdissant,
Ou quand le Syrien de chaleur nous martire,
R'embusquer il s'en va dans le bled jaunissant :
Il doute, et craint toujours qu'on le vienne surprendre,
Tousjours il fait le guet, affin qu'il ne soit pris;
Il a tant seulement les pieds pour se deffendre,
D'ont provient que son cœur de tristesse est épris;
Ce qu'en soy remarquant, dessous la chicorée
Se forme, à celle fin qu'il devienne joyeux :
Pourtant les anciens ont icelle tiltrée
Le palais et chastéau du lievre soucieux.
Ce nonobstant Caton hardiment nous asseure
Que sa chair nous provoque à songer et resver,
A raison que peureux il pourpense à tout' heure
Comment il se pourra de malheur preserver.
Mais quoy ? de son salut seulement il n'a cure,
Ains l'homme il garantit de plusieurs accidents :
Oignez moy vostre corps de sa blanche presure,
Vous vaincrez le venin des scorpions ardents;
Appliquez de son sang sur la rongne crasseuse,

Tant est désicatif, bien tost la guerira ;
Vos yeux sont-ils chargez d'une taye ombrageuse,
Du sucre avec son fiel du tout les nettoyra.
Si le flus intestin contre vous se depite,
Rotissez de sa chair, elle vous aidera ;
Si ton foye bouillant par mal se debilite ,
Deséche moy le sien, il le r'enforcera ;
Si la teste tu as horriblement esmeute
Par quelque grand' douleur, il te faut promptement
Sa cendre incorporer avec huyle de meurte,
Soudain ell' t'affranchit du rigoureux tourment ;
Si vous cuysez en miel sa fumée recente,
Pour souder les boyaux elle prouffitera ;
Mesmes si nettement la brulure cuisante
Ell' rase que l'endroit marquer l'on n'en pourra ;
Sez rognons pris en vin font sortir la gravelle,
Son caillé vinaigré le sang estanchera ;
Que si vous le meslez, ou bien de sa cervelle,
Dans gresse d'oye, en bref uriner vous fera ;
Pour les gouttes guerir des mains et des jointures,
Sur elles mets son pied, il les adoucira ;
Vos pieds sont ils foulez de quelques meurtrissures,
Son poulmon dehaché leur mal allegera ;
Salez et le prenez en vin blanc par l'espace
De trente jours, d'encens y miélant un tiers :

www.libtool.com.cn

Craindre il ne vous faut pas que le hault mal vous fasse
Pour cette fois sentir ses aiguillons entiers.
Et quoy ! non seulement à l'homme il est propice,
Mais il sert à la femme. En premier son poulmon,
Seché, pulverisé, pour guerir la matrice,
S'il est pris en bruvage, est prouffitable et bon.
Son foye, pris en l'eau qui de terre est meslée
De l'isle de Samos, restreint les fluxions;
De leur arriere-faiz si la femme mouillée
N'a esté, son caillé matte les passions;
Mesmes si l'appliquez sur l'aine en cataplasme,
Avec jus de poireaux et safran odoreux,
L'enfant, qui dans le corps de sa mere a son ame
Rendue, il contraindra d'yssir hors de son creux.
L'on croit que pour tenir les tetins d'une fille
Cours et rons, qu'il en faut aussi frotter son sein;
Bref il n'a rien sur luy qui ne soit fort utile
Pour soulager l'humain, quand son corps est mal sain.
Mais, avant que les vers de mon discours je fine,
Je diray librement que cil qui mangera
De sa chair nonobstant la sentence de Pline
Par sept jours ensuivants gayement il vivra.
Sus doncques, mon support et phare de Lyesse,
Poursuivons les levraux de sept jours en sept jours,
En depit des railleurs, en tout temps et lyesse,

Le filet ourdirons de nos fresles sejours :
Les soings et les travaux par trop nostre mort hastent,
L'esbat et le soulas allentissent nos pas ;
Les grands seigneurs en vain contre elle se debatent,
Le content sans regret s'achemine au trespas.



www.libtool.com.cn



AU MESME SIEUR DE LYESSE

Je vous eusse envoyé dès long-temps de mes vers,
S'ils ne vous engendroint la scytale ennuyeuse,
Et si je n'eusse craint que mes croaçans airs
Respondissent au chant de Progné douloureuse :
Je sçay que le travail du fort Thyrinthien,
Et le lut doux-sonnant du grand prestre de Thrace,
Bon-gré, malgré l'effort du nocher Stigien,
Ont d'Ops épouvanté la rigoureuse race.
Dont la voile ay voulu lever de mon bateau,
Pour tracer ce subject qui vous fust agreable ;
Que s'il ne peut flotter sur le profond de l'eau,
Vous vous contenterez de mon vueil amyable ;
Mais, si flairer il peut le ris Sybaritain,
Qu'on le morde pourtant d'une dent Theonine ;
Ensemble d'avaller et souffler n'ay moyen,
Quelque jour de vous voyr il se rendra plus digne :
Car encores je plaide en un siege estranger,
Et mon vers vert encor resent l'herbette humide.
Pourtant d'aultruy ne veux les brebis ravager,

Ni dans le jonc chercher un nœud fort et solide.
Reçoy donc, je te pry', ce mien tel quel envoy :
L'on ne peut sans Pallas adoucir son ramage,
Le perroquet mignar et le babillard jay
Autrement contrefont des humains le langage.





AU PEUPLE DE BEAUVOIS

*Le LIEVRE oultre mon gré s'est produit en lumiere.
J'empeschois, obstiné, sa trop viste carriere,
Croyant que, s'il tomboit es mains des mocquereaux,
Qu'ils le dechireroient en cent mille morceaux :
Mes fideles amis luy ont ouvert la porte,
Maintenant il s'en court où son dessein le porte ;
Mais, peuple, il ne m'en chault, pourveu que sans venin
Tu dardilles sur luy ton œil doux et benin :
Ce sera l'eguillon, qu'en la sainte escriture
Fera guinder mon vol, pour donner nourriture
De pain spirituel à tes fils et nepveux,
Leur traçant un chemin pour arriver aux cieux.*

S. D. B.

ACROSTICHES FEMININS

A MONSIEUR DE BULLANDRE

*Sortez, Muses, sortez, sortez, troupe sacrée,
Il faut abandonner la jumelle terrasse,
Miserable terrasse, où le Turc vous menace,
Où le More barbare a planté son trophée.*

*Nous avons à Beauvois la maison d'un Orphée,
Bastie au plus haut lieu comme un nouveau Parnasse :
Venez y habiter, prenez là votre place,
Les fourriers d'Apollon desja vous l'ont marquée.*

*L'Orphée dont je parle est vostre fils Bullandre,
A qui ses doux accents font son haut los espandre
Non borné de la Seine, ains du large univers.*

*De laurier il est ceinct, son accorte science
Respand de son gosier un fleuve d'eloquence,
En cedant à personne, ou en prose ou en vers.*

J. D. BOUFFLERS.

A SA SŒUR

*Je traceray pour vous bien tost un vers gentil,
Mon LIEVRE ne lisez, tirez vous en arriere :
Vous avez l'esprit gay, prompt, joyeux et subtil,
Mais ce LIEVRE est basti de trop lourde matiere.*

S. D. B.

SUR

L'ANAGRAMME DUDIT DE BULLANDRE

SIMON DE BULLANDRE.
L'ÂME D'UN BON DESIR.

*Des metaux du Perou m'enrichir ne souhaite,
Je ne veux pas aussi que l'on m'estime heureux
Pour les faveurs de cour, et ne suis desireux
D'avoir le front chargé d'une rouge berrette.*

*Quels sont donc mes souhets ? Qu'on entoure ma teste
D'un laurier, le vray pris d'un poëte ingenieux,
Que la peste s'écoule, et aussi qu'en tous lieux
Du grand pasteur Romain l'on suive la houlette.*

www.libtool.com.cn
Qu'au portail de Janus le verrouil y soit mis,
Afin que librement allions voir nos amis,
Et qu'avec eux puissions prendre honneste plaisir.

Voilà tous mes souhets, et ce n'est sans mistere
Qu'aux lettres de mon nom, par subtile maniere,
Sont contenus ces mots : L'ÂME DE BON DESIR.

J. D. BOUFFLERS.





NOTES

Page 7, vers 1. *Momes*, moqueurs, railleurs. — Joachim du Bellay (*Œuvres françoises*, Paris, Morel, 1584, t. I, folio 91, verso) dit dans le même sens à Ronsard :

*Or cessent doncques les mômes
De mordre les escripts miens,
Puisqu'ils sont freres des tiens...*

— — *Ahâne*, se fatigue.

— 3. *Tane*, ou plutôt Tanais, aujourd'hui le fleuve du Don. — *Jusqu'à la Tane*, jusqu'à l'extrémité de l'Europe, qui, dans la géographie ancienne, était séparée de l'Asie par le Tanais.

Europam atque Asiam Tanais disternat amnis.

(*Rufi Festi Avieni Descriptio orbis terræ*, v. 28.)

8, 1. *Jagoit qu'ore...*, quoique encore...

— 2. *Nombreus*, aux vers harmonieux.

— — *Le coupeau*, le haut du Parnasse que plus loin, vers 6 et 11, Bunault appelle le *saint tertre gemeau*, la croupe jumelle.

— 8. *La chasse de son frere*, la poésie, dont Apollon, frère de Diane, était le dieu.

— 14. *Lesse*, laisse de lévriers. — Quand on parle de lévriers, une laisse se dit d'une couple de ces chiens, qu'ils soient tenus ou non en laisse.

11, 1. *Neuvaine sacrée*, les neuf Muses.

11, 3. *Thitorée*, ou *Tithorée*, le Parnasse. — *Tithorée* était une des nymphes que la mythologie faisait naître des arbres, et surtout des chênes. Elle habitait la cime du Parnasse, à laquelle elle donna son nom.

— 5. *L'Ascréan*, Hésiode. Ce poète, qu'on suppose contemporain d'Homère, garda, dans sa jeunesse, le troupeau de son père aux environs d'Ascra, village de Béotie situé au pied de l'Hélicon; aussi est-il souvent appelé *Ascræus poeta*.

— *Relante*, humide, qui a un goût de moisi.

Or doncques freschement

Nous trouvons d'un terrier l'entrée saboulée.

L'on monstre à Diamant la relante coulée.

(Claude Gauchet, *le Plaisir des champs*, éd. Paris, Didot, 1879, t. I, p. 64.)

— 7. *Le Mantouan*, Virgile.

— 8. *Fouteau* (diminutif de *fou*, venant du latin *fagus*), hêtre.

12, 3. *Le Pindare françois*, Pierre de Ronsard, le chef de la Pléiade, le poète si aimé de Charles IX, né en 1524, mort en 1585. Guy Le Fèvre de La Boderie, dans sa préface de l'*Encyclopédie de l'éternité* (*Œuvres inédites de Ronsard*, recueillies et publiées par P. Blanchemain, Paris, Aubry, 1855, p. 107), parlant de Ronsard, l'appelle de même *le Pindare françois*.

Le Pindare françois,
dit-il,

sur sa lyre à sept cordes,

Premier a ranimé les sons mélodieux

Des Grecs et des Romains, en hymnes comme en odes

Celebré les vertus des hommes et des dieux.

— 4, 6. *Celle qui le crin d'or de son père donna...*, Scylla ou l'alouette. — « Nisus, frère d'Egée, régnait à Mégare, ville voisine d'Athènes, lorsque Minos vint atta-

quer l'Attique, et assiéger la première de ces deux villes. Le sort de ce prince dépendait d'un cheveu de pourpre qu'il portait. Scylla, sa fille, amoureuse de Minos qu'elle avait vu du haut des remparts, coupa ce cheveu fatal à son père pendant qu'il dormait, et le porta à l'objet de son amour. Minos eut horreur d'une action si noire, et, profitant de la trahison, chassa de sa présence la perfide princesse. De désespoir elle voulut se jeter dans la mer, mais les dieux la changèrent en alouette. » (Noël, *Dictionnaire de la Fable*, v^o Nisus.) — *L'Alouette* est une des plus jolies pièces des Gayetex de Ronsard.

12, 7-8. *Belleau le beau-disant... la cerise a vanté...* Belleau dédia la *Cerise* à Ronsard, et cette pièce fait partie de ses *Petites Inventions et autres poésies* (les *Œuvres poétiques de Remy Belleau* : Lyon, Thomas Soubbron, t. II, f. 43, r^o).

— 9-10. *Des Roches a coulé, par la source... de son double rocher, les remarques de l'eau.* Dans les *Œuvres de Mesdames des Roches*, de Poitiers (Madelène Neveu, dame des Roches, et Catherine, sa fille), on trouve, aux pages 138-146 de la deuxième édition (Paris, Abel l'Angelier, 1579), un *Hymne de l'eau, à la Royne* (Louise de Vaudemont-Lorraine, femme de Henri III). Cet hymne commence par une invocation à la fontaine du Parnasse, qui donne probablement le sens de l'expression *double rocher*, employée par Bullandre :

*Source qui, ruisselant vostre onde cristalline,
Tirez d'un double roc vostre antique origine,
De grace, excusez-moi si j'ose vous chanter.*

— 15-18. *Mais, vray Dieu! quand j'auroy ma poitrine ferrée....* Ces quatre vers semblent singulièrement traduire ceux du II^e livre des *Géorgiques* de Virgile (12-14) :

*Non ego cuncta mejs amplecti versibus opto;
Non, mihi si linguae centum sint oraque centum,
Ferrea vox...*

12, 15-18. *Voulture* (du latin *volutus*, participe passé de *volvere*, rouler, tourner), voûte.

*Tu ne sçai pas l'effroyable tonnerre
Qui, plus en plus grondant, ravagea nostre terre,
Renversa tous nos bleds, abbatit le clocher
De l'église, où chascun s'estoit allé cacher.
Tourbillonnant autour, il brisa la vousture...*

(Claude Gauchet, *le Plaisir des champs*, éd. Paris, Didot, 1879, t. I, p. 169.)

— 12. *Africain* ou *Africus*, vent du sud.

— — *Eure* ou *Eurus*, vent d'est.

— 23. *L'on contera, l'on comptera.* — Dans l'ancienne langue, les verbes *compter* et *conter* se trouvaient fréquemment employés l'un pour l'autre.

— — *Les odeurs Hybléennes*, les odeurs des fleurs du mont Hybla, montagne de Sicile, célèbre par son miel qui était aussi vanté que celui de l'Hymette de l'Attique.

— 24. *Champs Cinyphiens*, plaine très fertile de l'Afrique ancienne, arrosée par le Cinyps (auj. l'Oued-Quaham), rivière se jetant dans la Méditerranée au cap Cephalex (auj. Mesurata ou Mesratah).

13, 12. *L'onde chevaline*, l'eau de la fontaine d'Hippocrène, jaillie sur l'Hélicon d'un coup de pied de Pégase, et qui, selon la Fable, avait la vertu d'inspirer les poètes.

— 17. *Luniens*, lunatiques, fous, extravagants.

— 21. *Partir* (avec le sens du latin *partire* ou *partiri*), partager, diviser.

— 23. *Titan*, le soleil. — « On donne aussi le nom de Titan au soleil, soit parce qu'on l'a cru fils d'Hypérion, un des Titans, soit parce qu'on l'a pris pour Hypérion lui-même. » (Noël, *Dictionnaire de la Fable*, v° *Titan*.)

14, 5-12. *Tandis que fleurissoit icy l'age doré...* Dans

ces vers, Bullandre s'est beaucoup inspiré de ceux (101-112) du livre I^{er} des *Métamorphoses* d'Ovide.

*Ipsa quoque immunis, rastrisque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus ;
Contentique cibis, nullo cogente, creatis,
Arbuteos fetus montanaque fraga legebant,
Cornaque, et in duris hærentia mora rubetis,
Et quæ deciderant patula Jovis arbore glandes.
Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant zephyri natos sine semine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat,
Nec renovatus ager gravidis cænebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant ;
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.*

14, 15. Crespelure, chevelure crêpée, frisée.

— 17. Tires, courses, traites. — « Lièvre fuyt en diverses manières, quar aucunes fuyent tout droit, tant comme porront tirer (courir) une ou deux lieues... » (*La Chasse* de Gaston Phœbus, éd. J. La Vallée. Paris, 1854, p. 43.)

— 22. *Le cruel Lycaon*. Lycaon, roi d'Arcadie, contemporain de Cécrops, bâtit la ville de Lycosure, la plus ancienne de toute la Grèce, et y éleva un autel à Jupiter Lycæus, auquel on sacrifiait des victimes humaines. Il faisait périr tous les étrangers passant par ses Etats. Jupiter, visitant la terre, pour s'assurer des nombreux crimes qui s'y commettaient et dont le bruit était parvenu jusqu'à l'Olympe, entra un soir dans le palais de ce tyran inhospitalier. Lycaon, avant de frapper son hôte durant le sommeil, puis afin de voir si ce n'était pas un dieu, lui présenta à souper les membres d'un otage envoyé du pays des Molosses (partie centrale de l'Épire) qu'il venait d'égorger. Immédiatement un feu vengeur allumé par l'ordre de Jupiter consuma le palais ; Lycaon fut changé en loup ; bientôt aussi eut lieu le terrible déluge, auquel la mythologie fait, seuls, échapper Deucalion et Pyrrha. (Ovide, *Nasonis Metamorphoseon liber primus*, vers. 209 et seq.)

15, 2. Il, Jupiter.

— 6. *Thaumantide*, fille de Thaumás, fils de la Terre.

— 7. *Nuaux*, nuages. — Ce vers et le précédent sont presque la traduction de ceux d'Ovide (*Metamorphoseon* l. I, v. 250-271) :

*Nuntia Junonis, varios induta colores,
Concipit Iris aquas alimenta que nubibus adfert.*

— 20. *Clion*, Clio, une des Muses, celle qui présidait à l'histoire. — *Clion* est ici pour ma muse.

— 24-25. *Ce monstre est si funeste en la mer Indienne...*

— « *Nec venena cessant dira, ut in lepore qui in Indico mari etiam tactu pestilens, vomitum dissolutionemque stomachi protinus creat : in nostro offa informis, colore tantum lepori similis : in Indis et magnitudine, et pilo, duriore tantum ; nec vivus ibi capitur.* » (C. Plinii Secundi *Historia naturalis*, lib. IX, cap. XLVIII.) — On donnait autrefois le nom de *lepus marinus* aux mollusques compris aujourd'hui dans le genre *Aplysie*. (*Cabinet de vénerie*, VIII, du Sable, *la Muse chasseresse*, note du vers 4. de la page 66.) Ces mollusques gastéropodes, quelque peu semblables à de grosses limaces, ayant un corps sans coquille, généralement ovalaire et assez volumineux, inspiraient jusque dans les derniers siècles une horreur profonde, soit à cause de leur forme repoussante, soit à cause de la liqueur infecte qu'ils répandent lorsqu'on veut les prendre, et qui fut longtemps considérée comme un poison mortel. Les *Aplysies*, affirment certains auteurs, auraient reçu des anciens le nom de *lièvres marins*, parce qu'elles portent sur la tête quatre tentacules, dont les deux antérieurs plus longs imitent plus ou moins les oreilles d'un lièvre, et que ces animaux, prenant, quand ils se contractent, une forme subglobuleuse, ont ainsi assez exactement l'apparence d'un lièvre accroupi.

16, 5. *Gauchissons à son... évitons son...*

— 22. *Palès*, la campagne ou la terre. — *Palès* était la

déesse des bergers. — Page 19, vers 15, Bullandre dira *aimé Palès*, pour la terre nourricière.

16, 25. *Qu'il avoit fait grimper sur le mont de Parnasse.* D'après la Fable, lors du déluge de Deucalion, le Parnasse seul ne fut pas submergé, et c'est là qu'abordèrent Deucalion et Pyrrha, qui s'étaient réfugiés dans une arche, avec un couple d'animaux de chaque espèce, tant sauvages que domestiques.

17, 16. *Le Sarmatien*, le vent du nord.

— 18. *Syrien*, Sirius, Canicule, ou étoile du Chien, étoile faisant partie de la constellation du Grand Chien et la plus brillante des étoiles fixes.

18, 1. *L'humain, enfant de dure pierre.* Selon la Fable, après le déluge, Deucalion et Pyrrha, étant allés consulter la déesse Thémis, qui rendait ses oracles au pied du Parnasse, reçurent la réponse suivante : « Sortez du temple, voilez-vous le visage; détachez vos ceintures, et jetez derrière vous les os de votre grand'mère. » Ils ne saisirent pas tout d'abord le sens de ces paroles; mais bientôt Deucalion comprit que, la terre étant leur mère commune, ses os étaient des pierres. Ils en ramassèrent alors, et, les ayant jetées derrière eux, celles de Deucalion furent changées en hommes, tandis que celles de Pyrrha l'étaient en femmes. Aussi Ovide dit-il dans ses *Métamorphoses* (l. I, vers 411-415) :

*Inque brevi spatio, Superorum numine, saxa
Missa viri manibus faciem traxere virilem;
Et de femineo reparata est femina jactu.
Inde genus durum sumus, experiensque laborum;
Et documenta damus, qua simus origine nati.*

— 6. *Bastoit*, était nécessaire.

— 10. *Binet*, Pierre Binet, de Beauvais, frère de Claude Binet, poète comme celui-ci et qu'on suppose mort vers 1584, dans un âge peu avancé. — Les *carmes nez aux cieux* dont parle Bullandre doivent être les vers de la

Truite, pièce assez médiocre, dédiée à Ronsard, composée par Pierre Binet en l'honneur de Thérain ou plutôt de Thérine, nymphe chasseresse, fille de celui-ci. Binet fait séduire Thérine par le fleuve Seine, déguisé en pêcheur, alors qu'elle vient de tuer un cerf, et la métamorphose ensuite en truite. — *La Truite* de Pierre Binet a été imprimée à la suite de l'édition des *Plaisirs de la vie rustique et solitaire* de son frère Claude, publiée à Paris, en 1583, par la veuve Lucas Breyer. En 1614, l'avocat Pierre Louvet la reproduisit, sans toutefois en nommer l'auteur, dans le chap. ix du livre 1^{er} de son *Histoire de la ville et cité de Beauvais...* (Rouen, Manassez de Préaulx.)

19, 5. *Tuition* (du latin *tuitiō*), défense, protection.

— 16. *L'étoile argentine*, la lune.

La lune puis après de sa tresse argentine
Nostre face pallit...

(Bullandre, *le Lievre*, p. 27, vers 10-11.)

— 19. *Le coton*, les épis, ou plutôt les chaumes, les tiges des céréales.

20, 12. *Formez*, au gîte. — Le gîte du lièvre, légèrement enfoncé en terre, est moulé sur le corps de cet animal, ce qui lui fait donner le nom de *forme*. (J. La Vallée, *Technologie cynégétique*, v^o *Forme*.)

21, 15. *Enferi d'Aquilon*, frappé, soulevé par Aquilon.

22, 2. *Port* (pour *support*), protection.

— 8. *Ne dœubtoint*, ne craignaient.

— 10. *Tracassant*, allant et venant.

— 20. *A Lero l'emporta...* — « *Leporis autem hanc historiam memoriæ prodiderunt, apud antiquos in insula Lero nullum leporem fuisse, sed ex eorum civitate adolescentium quemdam studio generis inductum, ab exteris finibus leporem fœminam prægnantem attulisse, et ad ejus partum*

diligentissime ministrasse. Itaque cum peperisset, compluribus ejus civitatis studium incidisse, et partim pretio, partim beneficio mercatos, omnes lepores alere coepisse. Itaque non longo intervallo tantam multitudinem leporum procreatam, ut tota insula ab his occupata diceretur : quibus cum ab hominibus nihil daretur, in semina eorum impetu facto omnia comederunt. Quo facto incolæ calamitate affecti, cum fame forent oppressi, communi consilio totius civitatis vix denique eos ex insula abegisse dicantur. Itaque postea leporis figuram in astris consituisset, ut hominēs meminissent, nil esse tam exoptandum in vita, quin ex eo plus doloris quam lætitiæ capere posterius cogerentur. » (C. Jul. Hygini *Poeticon Astronomicon* v^o *Lepus*.) — Facciolati et Forcellini (*Totius latinitatis Lexicon*, v^o *Lepus*), reproduisant le texte d'Hygin, affirment que l'île de Léro, dont les habitants eurent tant à souffrir des ravages causés par les lièvres, était une des Sporades. Cette île serait donc celle qu'on appelle aujourd'hui Léro, Léros ou Léria, qui fait partie de la Turquie d'Asie et est située dans l'Archipel, près de la côte de l'Anatolie.

23, 2. *Arainée*, d'airain.

24, 7. *Emprise*, terme militaire, inusité aujourd'hui, et qui avait autrefois le même sens que le mot *entreprise*.

— — *Doubeuse*, méchante.

— 23. *Les Baléariques*..., les habitants des îles Baléares... — « Leporum generis sunt et quos Hispania cuniculos appellat, foecunditatis innuméræ, famemque Balearibus insulis, populatis messibus, afferentes... Certum est, Balearicos adversus proventum eorum auxilium militare a divo Augusto petiisse. » (C. Plinii Secundi *Naturalis Historia*, lib. VIII, cap. LV.) Les habitants des îles Baléares, qui passaient pour les plus habiles archers du monde, auraient pu facilement se débarrasser eux-mêmes des lapins. Mais un commentateur de Pline explique ainsi pourquoi ils préférèrent implorer contre ces rongeurs le secours des Romains. « Il est probable que les habitants des îles Ba-

lérées, Majorque et Minorque, qui, comme je l'ai déjà dit, étoient d'anciennes colonies celtibériennes, avoient conservé le même respect religieux pour le lièvre et le lapin que César remarqua chez les habitants des îles Britanniques. (Leporem... gustare fas non putant, de Bello Gallico, lib. V.) Les uns et les autres s'abstenoient donc de tuer et de manger aucune espèce de lièvres (et le lapin étoit censé du nombre) : ils s'en abstenoient, dis-je, par la raison que le nom du lièvre (en langue ibérienne, *li-ebre*) leur rappeloit la mémoire de leurs fondateurs. On conçoit que ces peuples durent à la longue être fort incommodés de ces animaux, et que cependant, par une ancienne superstition, ils n'osoient les détruire ; en sorte que leurs magistrats prirent le parti de faire demander à Auguste des troupes romaines, qui n'eussent point de scrupule à se rendre coupables du meurtre d'un lapin. » (*Histoire naturelle de Pline traduite en françois, avec le texte latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites*, Paris, Dessaint, 1771, t. III, p. 544, note 5.)

26, 5-6. *Detrapée de civils encombriers* (littéralement, tirée du piège des encombrements, des embarras civils), délivrée des discordes civiles. Les auteurs anciens employaient fréquemment *encombrer* et *encombrance*, pour *encombrement*.

— 7. *Eust.* Cicéron eut. — Marcus-Tullius Cicéron fut assassiné à Formies, en l'an 43 avant J.-C., par l'ordre d'Antoine qu'il avait attaqué avec une certaine violence dans ses *Philippiques*. Les meurtriers apportèrent la tête et les mains du célèbre orateur romain au triumvir, qui les fit attacher à la tribune aux harangues.

— 9. *Pythiennes*. Apollon est souvent appelé *Pythius*, Pythien, parce qu'il tua à coups de flèches le dragon Python dont la jalousie de Junon se servait pour tourmenter Latone, sa mère.

— 13. *Pithon*, ou *Pitho*, la déesse de la persuasion et de l'éloquence.

26, 17-19. *Hostille... Ores qu'il eust gardé les brebis de son pere.* Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, qui régna de l'an 666 à l'an 633 avant Jésus-Christ, fut, selon Valère-Maxime (*De dictis factisque memorabilibus* lib. III, cap. IV), élevé dans les forêts et mena plusieurs années la vie d'un simple berger.

27, 11. *Emmantelant*, couvrant d'un manteau; obscurcissant. — La lune doit être ici prise pour la nuit.

— 14. *A coup*, tout à coup.

— — *Austre*, ou *Auster*, vent extrêmement chaud, que la mythologie fait naître, soit d'Astrée et d'Héribée, soit d'Éole et de l'Aurore.

28, 7. *Lelap*, ou *Lélaps* et *Lélaps*. Ovide donne le nom de *Lélaps* à un des chiens d'Actéon (*Métamorphoses*, l. III, vers 211), ainsi qu'à celui dont Procris fit présent à Céphale. (*Ibid.*, l. VII, vers 71.) Ce dernier, comme le *Lelap* des Lérioniens, surpassait tous les autres animaux à la course. « *Currendo superabit... omnes* », disait Procris en l'offrant à Céphale.

— 24-25. *Heuscher* (hucher), crier, aboyer. — *Les faisant heuscher par...*, les faisant crier, aboyer, en les appelant par...

29, 21. *Empieter*, saisir. — *Empiéter* était un terme de fauconnerie et surtout de basse volerie. — Un autour est dit *empiéter* sa proie quand il l'emporte à ses pieds. (*Dictionnaire théorique et pratique de chasse et de pêche*, t. I, p. 345.)

30, 2. *Ost* (du latin *hostis*, ennemi, qui dans les lois barbares a le sens d'armée), troupe, meute.

— 8. *Outrer*, fatiguer, forcer.

— 20. *D'un petit tournoyement*, en faisant un crochet.

— 21. *Houbreau*, hobereau, oiseau de proie, le *falco subbuteo* de Linné. (Voir *Cabinet de vénerie*, IV, Tardif,

le *Livre de faulconnerie*..., t. II, note de la ligne 8 de la page 16 du t. I.)

31, 10. *Rialler*. Ce mot, qui n'a point de sens et qui paraît être une faute de l'édition originale, doit, ce semble, être remplacé par *crialler*, ou plutôt *criailler* pour *croasser*.

32, 3. *Les aultres*, les autres chiens.

— 11. *Eschauguette*, échauguette, espèce de guérite de bois placée sur un lieu élevé et où l'on met une sentinelle.

— 16. *La colloqua près des pieds d'Orion*. Le Lièvre et Orion sont deux constellations australes ou méridionales. Le Lièvre se trouve sous le pied gauche d'Orion.

— 17. *Lelap*, le Grand Chien. — D'après la Fable, Céphale amena à Thèbes son chien Lélaps (voir ci-dessus la note du vers 7 de la page 28) pour combattre le renard qui ravageait la campagne voisine de cette ville. Les deux animaux avaient reçu des dieux le don de ne pouvoir être tués par aucun autre. Au moment où ils allaient en venir aux prises, Jupiter changea le renard en pierre et transporta au ciel Lélaps, qui devint ainsi la constellation du Grand Chien. (Germanici *Aratea Phænomena*, 32, *Canis*.)

33, 12-13. *Pour monstrier à l'humain*... Ces deux vers sont la traduction de la fin du passage du *Poeticon Astronomicon* d'Hygin, cité en la note du vers 20 de la page 22.

— 22-25. *Ses oreilles l'on voit au degré dix-septieme du Cancre*... — Chacun des douze signes du zodiaque est divisé en trente degrés, que Bullandre appelle aussi *toits*, *maisons*, *logis*. Selon Hipparque, dont le poète reproduit plus ou moins exactement la théorie, quand la constellation du Lièvre se lève, le zodiaque monte du 27° degré des Gémeaux au 12° et demi du Cancer, et les premières étoiles qui apparaissent sont celles des oreilles. D'après le même auteur, lors du coucher du Lièvre, le zodiaque descend du 2° degré et demi du Bélier au 14° du

Taureau et les étoiles qui disparaissent les premières sont celles des pattes de devant. (*Hipparchi ad Arati et Eudoxi Phænomena* lib. III, §§ 3 et 7.)

34, 8. *Les vaillants fils des aups*, les Gémeaux ou les Jumeaux, Castor et Pollux. — Jupiter, pour séduire Lédæ, femme de Tyndare, roi de Sparte, s'étant changé en cygne, Lédæ accoucha de deux œufs. L'un, de son mari, produisit Castor et Clytemnestre; l'autre, du maître de l'Olympe, Pollux et Hélène. Après la mort de Castor, tué par Lynceë, Jupiter transporta les deux fils de Lédæ au ciel, où ils formèrent la constellation des Gémeaux.

— 17. *Le fol Dedalien*, Icare, qui s'échappa ainsi que Dédale, son père, à l'aide d'ailes attachées avec de la cire, de l'île de Crète, où Minos les retenait prisonniers. Icare, s'étant élevé trop haut, malgré les conseils de Dédale, le soleil fit fondre la cire; les ailes se détachèrent, et l'imprudent Icare tomba dans la mer Egée.

— 23-25. *Voyant le Scorpion...*

* *Est locus, in geminos ubi brachia concavat arcus
Scorpios, et cauda flexisque utrimque laceratis,
Porrigit in spatium signorum membra duorum.
Hunc puer ut nigri madidum sudore veneni
Vulnera curvata minitantem cuspide vidit,
Mentis inops, gelida formidine lora remisit.
Quæ postquam summum tetigere jacentia tergum,
Exspatiantur equi, nulloque inhibente per auras
Ignotæ regionis eunt, quaque impetus egit,
Hac sine lege ruunt...*

(Ovidii Nasonis *Metamorphoseon* lib. II, vers.
193-204.)

35, 3. *Pau*, le fleuve du Pô.

— 8-11. *Comment jadis pêchaient Vénus et Cupidon les Poissons dans les cieux...* Vénus et son fils, se trouvant au bord de l'Euphrate, virent tout à coup apparaître le géant

Typhon. Pour lui échapper, ils se jetèrent dans le fleuve et se métamorphosèrent en deux poissons qui, selon certains poètes, furent ensuite placés dans le ciel, où ils forment la constellation portant leur nom. (C. Jul. Hygini *Poeticon Astronomicum* v° Pisces.)

35, 16-18. *En-astra l'Ecrevice...*, fit de l'écrevisse une constellation... — « Le Cancer, ou l'Ecrevisse, fut placé dans le ciel par Jupiter, pour avoir servi ses amours, en retardant par sa piqure la fuite d'une nymphe fille de Garamante ou du pays des Garamantes. » (De la Lande, *Astronomie*, n° 397. Voir aussi, *Enéide*, l. IV, vers 198.)

36, 2-6. *Que ce petit bestail de moys en moys portoit...* L'ignorance de l'anatomie du lièvre, l'extrême fécondité de la hase, avaient fait admettre, dans l'antiquité, comme des vérités, certaines fables consignées par Pline dans ce passage : « Archelaus auctor est, quot sint corporis cavernæ ad excrementa lepori, totidem annos esse ætatis. Varius certe numerus reperitur. Idem utramque vim singulis inesse, ac sine mare æque gignere. Benigna circa hoc natura, innocua et esculenta animalia fœcunda generavit. Lepus omnium prædæ nascens, solus præter dasypodem (*animal que des commentateurs pensent être le cochon d'Inde*) superfoetat, aliud educans, aliud in utero pilis vestitum, aliud implume, aliud inchoatum gerens pariter. » (C. Plinii Secundi *Naturalis Historia*, lib. VIII, cap. LV.) — Gaston Phœbus, le premier qui parmi les théreuticographes français ait parlé de la nature du lièvre, disait : « Lievres n'ont point de sayson de leur amour ; quar il ne sera jà moys en l'an qu'il n'y en ait de chaudes ; toutevoyes communement est leur grant amour ou mois de genvrier, et en celuy moys vont elles plus tost et males et femelles que en temps de l'an ; et dès may jusques à vendenges sont elles plus lasches ; quar elles sont pleines des herbes et des fruiz, ou preinhs, ou communement ont leurs levretaux... Lievres portent deux mois leurs levretiaux ; et quant elles ont levreté, elles liment de la lengue leurs levretiaux, ainsi que fet une lisse. Et puis s'en fuyent loins d'iqui (de là) et

vont querir volentiers le masle; quar si elles demouroyent avec leurs levretiaux gueres (très) volentiers les mangeroient. Et se elles ne truevent le masle, elles reviennent à leurs levretiaux à chief de pieesse (en fin de compte) et nourrissent et allaitent leurs levretiaux par l'espace de xx jours ou environ. Une lievre porte communément deux levretiaux; mes j'en ay bien veu qui en portoient vi, v, un et trois. Et si, dedens trois jours que elle a levreté, elle ne trueve le masle pour se faire alinhier (couvrir), les levretiaux seront mengiez par elle. (*La Chasse de Gaston Phœbus*, éd. de J. La Vallée, Paris, 1854; p. 45 et 47.) Le comte de Foix passe sous silence le prétendu hermaphrodisme du lièvre qui, du reste, selon Bullandre, n'était pas « arrêté des veneurs ».

36, 8. *Portiere, utérus*. — La médecine ancienne attribuait aux diverses parties du lièvre des vertus spécifiques qui seraient aujourd'hui fort contestées. Nous lisons, en effet, dans Pline (*Naturalis Historia*, lib. XXVIII, cap. xix): « Si vulvæ leporum in cibis sumantur, mares concipi putant. Hoc et testiculis eorum, et coagulo (*présure*) profici. Conceptum leporis utero exemptum his quæ parere desierint, restibilem fecunditatem afferre. Sed pro conceptu, leporis sanie (*sang corrompu*) et viro magi propinant. » — Pour empêcher la stérilité des unions matrimoniales, Q. Serenus Samonicus disait aussi (*de Medicina Præcepta saluberrima*, XXXIV):

*Irrita conjugii sterilis si munera languent
Et sobolis spes est multos jam vana per annos,
Famineo flat vitio res, necne, silebo:
Hoc poterit quartus magni monstrare Lucreti;
Sed natura tamen medicamine victa potenti
Sæpe dedit fatus studio curante paratos.
Aut igitur leporis consumit famina vulvam...*

Au XVI^e siècle, Baudoin de Gand répétait encore (Ve-

www.libtool.com.cn
natio medica continens remedia ad omnes a capite ad calcem usque morbos. Lugduni Batavorum, 1589) :

*Irrita conjugibus Veneris certamina si sint
 Et steriles coitus, nec lecti pignora chara
 Succedant, leporis frustatim vulva terenda est,
 Et postquam solito maduere madore locelli,
 Fœmina virque bibant immersam rore falerno.
 Descendantque citi in Veneris certamina læta :
 Concipiet, justo et revoluta tempore, fatus
 Vagiet exclusus cunis...*

' Baudoin, qui, avec un lièvre, un cerf et un loup, constituait une véritable pharmacie, ajoutait ensuite pour les vierges folles du temps :

*Dissimulare suos coitus lasciva puella
 Si cupit, incassum et Veneris gaudere duello,
 Servatum gestet leporis perizomate stercus.*

36, 12. *Coupis*, probablement pour *croupis*, gîte, l'endroit où l'animal est accroupi.

37, 11. *Canons*, arquebuses. — Les premières *âmes à feu* portaient le nom de « canons, bombardes et coulervrines à main ». (Baron de Noirmont, *Histoire de la chasse en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution*, t. III, p. 232.)

— 25. *Que*, afin que.

38, 1-2. *Il prévoit... quand le temps doit changer.*
 « Un lièvre de sa nature et de son sentement connoist, la nuit devant, quieu temps il fera le lendemain; et pour ce, se garde elle, au mieulx que elle puet, de mau temps » (*La Chasse*, de Gaston Phœbus, *du Lièvre et de toute sa nature.*)
 — « Le lièvre de sa nature cognoist de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures la mutation du temps. » (*Du Fouilleux, la Vénerie*, ch. LV.)

— 16. *Le palais et chasteau du lièvre...* — « Le lièvre

nous a montré l'herbe de la cicorée sauvage, laquelle est fort bonne aux melancholiques : pour autant qu'il est l'animal le plus triste et melancholique que nul autre et, pour se guarir de sa tristesse, s'en va gister volontiers dessous icelle herbe, laquelle les anciens ont nommée *Palatium leporis*, dict Palais du lievre. » (Du Fouilloux, *ibid.*)

38, 17-18. Caton... nous assure que sa chair nous provoque à songer... — Caton, Caton l'Ancien ou le Censeur, né en 232 et mort en 147 avant J.-C. — *Que sa chair...* « *Lepus multum somni adfert illi qui illum edit.* » (Cato, *Ad filium, vel de Oratore*, ouvrage aujourd'hui perdu. Ce passage serait cité par Diomède. — *Histoire naturelle de Pline, traduite en français avec le texte latin...* Paris, Dessaint, 1777, t. IX, page 772, note 41.)

— 23-25. Oignez moy vostre corps... La comparaison de la fin du poème de Bullandre avec de nombreux chapitres de Pline montrerait facilement que le prieur de Milly n'a souvent fait que traduire plus ou moins librement le célèbre naturaliste romain. Il suffira, pour le prouver, de citer ce passage de la *Naturalis Historia* (lib. XXVIII, cap. XIX), où l'on retrouve à peu près textuellement toute la matière traitée par le poète, du vers 4 au vers 16 de la page 40 : « *Magnus est leporis usus mulieribus. Vulvas adjuvat pulmo aridus potus; profluvia jecur cum Samia terra ex aqua potum; secundas coagulum: caventur pridiana balnea. Illitum quoque cum croco et porri succo, vellere appositum, abortus mortuos expellit...* Item virgini novem grana fimi, ut stent perpetuo mammæ (magi propinquant). Coagulum quoque ob id cum melle illinunt... »

— Bullandre n'était pas le seul à croire à la vertu des spécifiques que la médecine ancienne prétendait tirer du lièvre. Avant lui, du Fouilloux avait dit : « Premièrement, le sang du lievre est grandement dessicatif : si vous l'appliquez sur quelque rongne (gale invétérée), il la desseche et guarit. Le lievre a un petit os dedans la jointure des jambes, lequel est souverainement bon pour la colique passion. Sa peau bruslée et mise en poudre est un souverain

remède pour arrêter le sang d'une playe en l'appliquant dessus. » (*La Vénérerie*, ch. lv.) On lit dans *la Chasse du lièvre avecques les levriers*, d'Habert, parue en 1599 et dédiée à Henri IV :

*Mais il faut dire icy quelles utilisez
Du lièvre on peut tirer, et ses proprietez.
Premierement sa chair bien cuite et bien rostie
Guerit le flux de ventre et la disenterie.
Son foye au four seiché appaise la langueur
D'un trop debile foye, augmentant sa vigueur.
Sa cervelle bouillie aux gencives est bonne,
Quand la douleur des dents les enfants espoingonne.
Son fiel avecques sucre est propre pour les yeux
Qui sont chargez de taye et d'humeur chassieux.
Son sang frot fricassé, mis sur dartre ou sur rongne,
A la bien nettoyer en peu d'heures besongne.
Sa fiente portée empesche l'action
Non de Venus, mais bien de la conception ;
Mise dans le conduit, l'amarry trop humide
Elle seiche et des mois retient le fluide ;
De sa jointure on tire encor un petit os
Qui de guerir le mal de colique a le los.*

L'Espagnol Martinez de Espinar écrivait sous Philippe IV (*Arte de ballesteria y monteria*, Madrid, 1544, lib. II, cap. XLII) : « Le lièvre a la chair assez forte, moins cependant que la vache, et chaude. Son sang offre une saveur plus agréable que celui des autres animaux. Bu avec du vin, il constitue un contre-poison. On emploie sa cervelle pour faire percer les dents aux enfants, en leur en frottant les gencives. Sa présure est très efficace lorsqu'il faut dissoudre du lait ou du sang coagulé dans l'estomac. Mélangée avec du vinaigre, elle devient un médicament précieux pour guérir l'épilepsie. »

Quelques années après, Robert de Salnove, lieutenant de la grande louverie de Louis XIV, commençait ainsi son chapitre des *Proprietez du lièvre* : « Les proprietez du lièvre

se rencontrent beaucoup plus aux goûts qu'à la santé, neantmoins la cervelle en est bonne pour attendre les genitives aux petits enfans, et leur faire plus promptement percer les dents, en leur frottant, et le pied de devant du lièvre est propre pour ceux qui sont sujets à la colique: si c'est le pied droit, il le faut porter au costé droit, et le pied gauche au costé gauche; c'est ce que j'ay veu experimenter à un gentil-homme de condition, et cela sans tirer à consequence, ny blesser nostre religion catholique, apostolique et romaine. Le poil est aussi propre à étancher le sang.... » (*La Vénerie royale*, Paris, Sommaville, 1665, II^e partie, de la Chasse du lièvre, ch. III.)

39, 10. *Meurte*, myrte. — *Huile de myrte*, huile préparée avec des fruits de cet arbrisseau et qui était autrefois employée en médecine comme astringente.

— 23. *Dehaché*, haché.

40, 7-8. *Terre... de l'isle de Samos*, sorte d'argile de couleur noire, considérée longtemps comme absorbante et un peu astringente.

— 21. *Nonobstant la sentence de Pline*. — « Somnos fieri lepore sumpto in cibis Cato arbitratur: vulgus et gratiam corpori in IX dies, frivolo quidem joco, cui tamen aliqua debeat subesse causa in tanta persuasione. » (C. Plinii Secundi *Naturalis Historia*, l. XXVIII, cap. XIX.)

43, 2. *Scytale*. — « Voici ce que c'est que la scytale à Sparte. Quand les éphores envoient un amiral ou un général commander leur armée ou leur flotte, ils prennent deux bâtons ronds d'une longueur et d'une grosseur si parfaitement égales, qu'ils pourroient s'abouter sans qu'il parût la moindre inégalité dans la superficie; ils gardent l'un de ces bâtons et donnent l'autre au général qu'ils envoient; et ils appellent ces bâtons *scytales*. Lorsqu'ils veulent donc écrire quelque chose d'important et de fort secret à leurs généraux, ils prennent pour papier une longue bande de parchemin fort étroite, qu'ils roulent autour de la scytale, ou du bâton qu'ils ont par devers eux, sans laisser le moindre petit espace

entre les tours de cette bande, mais joignant les tours si près à près que la superficie du bâton soit entièrement couverte et cachée. Ensuite ils écrivent tout ce qu'ils veulent sur cette bande ainsi roulée ; et quand ils ont écrit, ils la déroulent et l'envoient à leur général, toute seule, sans le bâton. Le général, l'ayant reçue..... prend la scytale ou bâton qu'il a emporté avec lui et roule sa lettre ou bande de parchemin sur ce bâton ; de sorte que, les tours bien serrés et bien unis remettant les lettres dans leur ordre et les faisant quadrer, il rend parfaitement et présente dans son contour toute la suite de la lettre telle qu'elle a été écrite ; et on appelle cette lettre *scytale*, du nom du bâton..... » (Dacier, *les Vies des hommes illustres de Plutarque, traduites en français*..... Paris, 1762, t. VI, *Lysandre*.) — S'ils ne vous engendreroient la *scytale ennuyeuse*, s'ils ne devaient être pour vous l'objet d'une application ennuyeuse ; s'ils ne devaient vous contraindre à un travail fatigant pour les lire.

43, 5. *Le travail du fort Thyrrhien*, le douzième des travaux d'Hercule, le héros de Tyrinthe (*Tyrinthius heros*, Ovide, *les Fastes*, lib. II, vers 349), qui, obligé par le sort d'obéir à Eurysthée, descendit, sur l'ordre de celui-ci, aux enfers pour délivrer Thésée.

— 6. *Le lut*..... *du grand prestre de Thrace*, la descente aux enfers d'Orphée qui s'y rendit aussi, avec sa lyre, pour obtenir le retour à la vie d'Eurydice, sa femme.

— 8. *D'Ops*..... *la rigoureuse race*, les courageux fils d'Ops ou de la Terre, les hommes.

— 9. *Dont*, d'où, c'est pourquoi, aussi.

— 12. *Mon vœu* amyable, ma bonne volonté.

— 13. *Flairer*..... *le ris Sybaritain*, présenter quelque chose d'aimable, de gracieux à vos yeux ; vous plaire.

— 14. *Qu'on le morde pourtant d'une dent Theonine*, la critique peut y mordre à son aise. — *Théo* était un calom-

niateur célèbre du temps d'Horace. (Horace, *Épîtres*, l. I, ép. xviii.)

43, 15. *Ensemble d'avaller et souffler n'ay moyen*, je ne puis faire l'impossible, plaire à tout le monde.

44, 3. *Pallas*, ou Minerve, la déesse des sciences et des arts.



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DE VÉNERIE

OCTOBRE 1885

www.libtool.com.cn

60610024

www.libtool.com.cn

S. DE BULLANDRE

LE LIÈVRE

POÈME



PARIS

CABINET DE VÉNERIE

M DCCC LXXXV

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

LE CABINET DE VÉNERIE

www.libtool.com.cn

PETITE BIBLIOTHÈQUE DU CHASSEUR

Tirage à 300 exemplaires sur papier de Hollande, —
20 sur papier de Chine, — 20 sur papier Whatman.
Tous les exemplaires sont numérotés.

Chasseur et bibliophile sont deux qualités qui ne s'excluent nullement, et plus d'une main experte au rude exercice de la chasse sait manier un livre élégant et précieux avec la délicatesse à laquelle on reconnaît le véritable amateur. Nous avons donc voulu réunir, pour les chasseurs bibliophiles, sous le titre de *Cabinet de vénerie*, les plus anciens livres de chasse en prose et en vers, qui remontent à l'origine de la littérature cynégétique, et divers petits ouvrages du XVI^e et du XVII^e siècle qui concernent chacun une espèce de chasse particulière, et qui peuvent être considérés, par cela même, comme plus techniques et plus pratiques à la fois.

Sous la direction de M. PAUL LACROIX, et avec la collaboration de M. ERNEST JULLIEN, le *Cabinet de vénerie* ne peut manquer de rencontrer un accueil favorable chez les amis de la chasse et des livres.

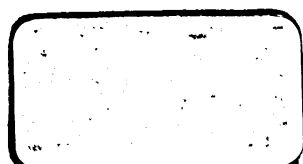
EN VENTE

- Discours de l'antagonie du chien et du lièvre*, par Jehan du Bec (XVI^e siècle) 6 fr.
La Chasse du loup, par Jean de Clamorgan (XVI^e siècle). 6 fr.
Le Bon Varlet de chiens, publié d'après le texte inédit d'un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal. . . 7 50
Le Livre de l'art de Fauconnerie et des Chiens de chasse, de Guill. Tardif (XV^e siècle), 2 vol. . . 16 fr.
La Chasse Royale, de H. Salcl, et le *Débat entre deux Dames* sur le passetemps des Chiens et des Oiseaux, de G. Cretin; deux poèmes. 7 50
Le Livre du Roi Dancus, publ. par H. Martin-Dairvault. 8 fr.
La Conférence des Fauconniers, de Ch. d'Arcussia (1644), 1 vol. 11 fr.
La Muse chasserresse, de Guillaume du Sable (1611). 6 fr.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn